

SOMMAIRE

I. <u>JEAN GREINDL</u>	p. 2
II. <u>TEMOIGNAGES</u>	p. 11
1. Témoignage du Comte Georges d'OULTREMONT	p. 12
2. Témoignage du Baron Michel van der STRATEN WAILLET	p. 16
3. Témoignage de Mrs James LANGLEY	p. 19
4. Témoignage d'Andrée DE JONGH	p. 25
5. Témoignage de Constance LIEGEOIS et Mme WARNON	p. 29
6. Témoignage de Mme Georges EECKELAERS	p. 32
III. <u>LA MORT DE JEAN GREINDL</u> , récit du Baron SNOY et d'OPPUERS	p. 36
IV. <u>LETTRES</u>	
1. Lettre de M. Jean NAUS à M. Paul HENRIJEAN, amis de Jean GREINDL	p. 49
2. Lettre du responsable du M.I.9. à Londres, Airey NEAVE	p. 56
V. <u>ARTICLES DE JOURNAUX</u>	p. 58
 <u>ANNEXE : citations</u>	 p. 62

BIBLIOGRAPHIE

I. JEAN GREINDL

Jean GREINDL est né à Bruxelles le 10 avril 1905. Il est le second enfant et l'aîné des cinq fils de Paul et d'Isabelle de BURLET.

Paul GREINDL est à ce moment officier au 1er Régiment de Carabiniers cyclistes, mais il devra bientôt quitter la carrière militaire en raison d'une grave maladie de coeur; celle-ci ne l'empêchera pas toutefois de reprendre du service comme volontaire lors de l'invasion de la Belgique en 1914 et de participer aux Campagnes d'Afrique et à l'occupation des territoires de l'Est Africain Allemand (dont le Rwanda et le Burundi) en qualité d'aide de camp du Général MALFEYT.

L'enfance de Jean se passe à Bruxelles dans une maison entourée d'un jardin assez grand pour un jardin de ville, où son imagination constructive le porte à inventer mille jeux et aventures. Il fait ses humanités au Collège Saint-Boniface à Ixelles et termine sa rhétorique chez les Bénédictins de Saint-André près de Bruges.

L'Afrique l'attire; il fait des études d'agronomie à Gembloux qu'il complète par une formation spéciale à l'Institut Colonial de Vilvorde d'où il sort premier, signalé par ses professeurs comme sujet d'élite.

A l'âge de 20 ans, il est engagé par la FORMINIERE, société qui exploite de grandes plantations d'hévéas dans la forêt tropicale, aux environs du lac Léopold II. Le climat, dans cette région du Congo, est très chaud et humide.



Jean Greindl

Jean quitte la Belgique en août 1925, à bord du vapeur "l'Anversville", pour un terme de trois ans. Le voyage est long : un mois de mer, puis quelques jours de navigation fluviale l'amènent au poste de Mongobele sur la rivière M'Fimi auquel il est affecté.

Après quelques jours de mise au courant, on lui confie la direction du poste. "Me voilà seul blanc dans ce poste et cela me fait une drôle d'impression d'avoir tout ce poste sous ma responsabilité, de donner les ordres qui me semblent bons, en un mot, de diriger plus de trois cents travailleurs" écrit-il à ses parents le 12 octobre 1925. Le travail ne consiste pas seulement à veiller à la bonne marche des plantations : il faut assurer le ravitaillement des ouvriers, construire les différents bâtiments (logements, hangars ...) et éventuellement un pont ou une route, diriger l'usine à caoutchouc.

Très doué pour les langues, il ne lui faut que quelques mois pour avoir une connaissance parfaite du Lingala, ce qui lui permet un contact personnel avec ses travailleurs; "je connais mes quatre cents types ainsi que la femme de chacun, leurs petites histoires et leur caractère en général ..." (lettre à ses parents du 15 février 1928).

A la fin de son premier terme, il envisage de quitter la FORMINIERE pour s'installer à son compte. Il décide de s'associer au Docteur GALLER pour créer une plantation de café. Cet ancien médecin de la FORMINIERE le connaît bien pour l'avoir vu lors de ses visites aux travailleurs et il "apprécie son ardeur au travail ainsi que la façon énergique mais bienveillante avec laquelle il conduit sa main-d'oeuvre".

Après un congé de quelques mois en Belgique, Jean, accompagné du Docteur GALLER, s'embarque en juillet 1929 pour le Lomami (Est du Kasai); ils y font, en septembre, choix d'un terrain dont ils obtiennent la concession. C'est un lieu isolé, appelé Kamami, du nom de la petite rivière qui le borde.

Sur ce terrain, il n'y a rien.

Avec l'aide de travailleurs recrutés dans les environs et qu'il initie aux différents métiers de maçons, charpentiers, menuisiers, chauffeurs, mécaniciens ..., Jean réussit en un an à défricher et planter 80 hectares de champs de caféiers, à construire une maison en briques fabriquées et cuites sur place, un camp de 90 cases pour les travailleurs et les bâtiments annexes : huilerie, garage, magasin.

Il doit lutter contre les éléments, orages et tornades qui emportent les toits des bâtiments et ravagent champs et pépinières, et contre les menaçantes invasions de sauterelles.

La grande distraction de Jean, et d'ailleurs la seule qu'offre cette contrée sauvage, est la chasse; le pays est très giboyeux, les galeries forestières sont le repaire des lions et des léopards qui viennent rôder jusque dans la plantation et les troupeaux de buffles et d'antilopes sillonnent la savane boisée.

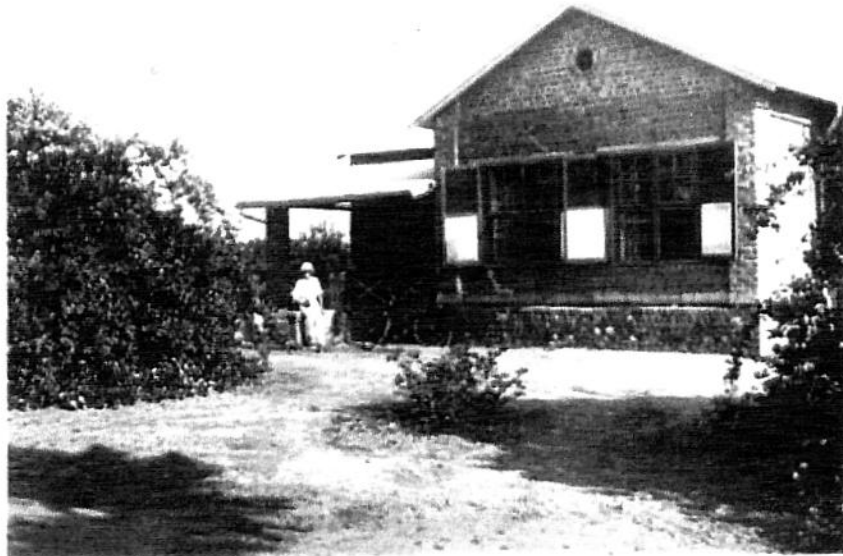
La chasse est une nécessité, autant qu'un sport, car en dehors du maigre poulet africain, la viande de chasse est la seule disponible dans cette partie du Kasai. Les travailleurs apprécient particulièrement l'hippopotame et le buffle, ce dernier étant un gibier assez peu commode.

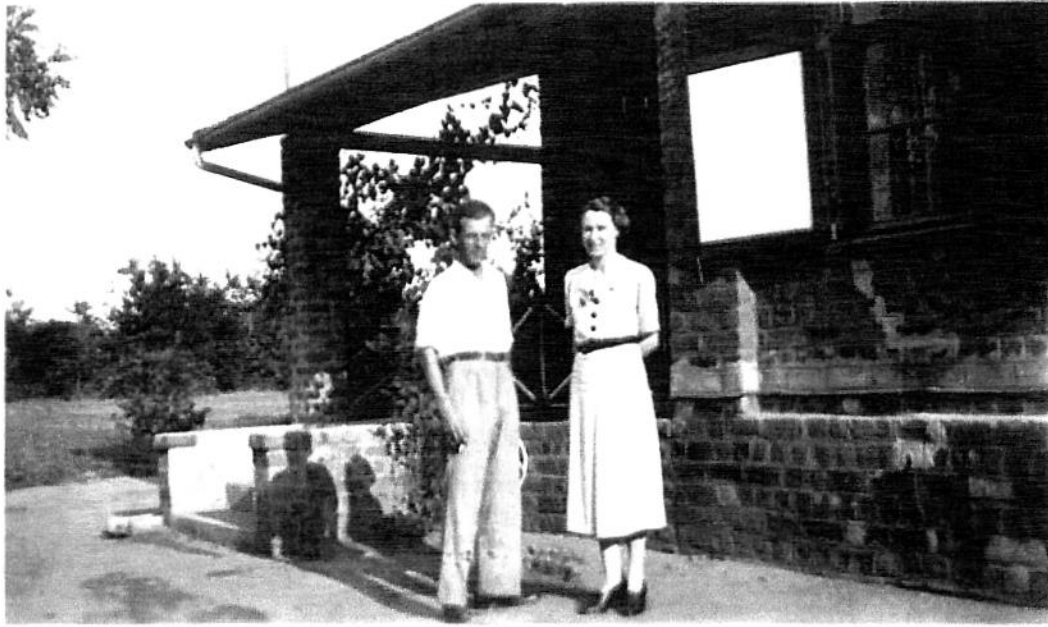
Kamami



La maison

Construite en briques façonnées et cuites sur place





Jean et Bernadette Greindl à Kamami



Un champ de caféiers

Le soir, Jean qui a la confiance de ses travailleurs et parle couramment leurs langues, "tranche les palabres" : chacun vient lui exposer ses problèmes, le différend qui l'oppose à un voisin ou à un frère ... On attend de Bwana Kasongo, le Grand Chef - ainsi le désignent ses travailleurs - qu'il juge et démêle les responsabilités.

Des années plus tard, en avril 1949, LOMAMI, un travailleur engagé depuis 1929 à la plantation et devenu capita-chef, parle ainsi de Jean GREINDL : "dès son arrivée à Kamami, le Baron Jean GREINDL a su se faire le chef incontesté de ses travailleurs et gagner leur estime et celle des indigènes de la région. Il fut le principal acteur de la création des plantations, de la partie administrative et commerciale. Il sut se rendre le chef moral de ses travailleurs et même des chefs de la région" (propos recueillis par M. CARLIER, gérant de la plantation de 1948 à 1950).

Au cours d'un congé en Europe, Jean épouse à Bois-Seigneur-Isaac, le 10 mai 1937, la Baronne Bernadette SNOY et rentre avec elle à Kamami où elle découvre, malgré le grand isolement, une maison agréable et pourvue de tout le confort : eau courante, électricité, radio ...

En dix ans, la plantation s'est régulièrement étendue; elle couvre, en 1940, une superficie de 300 hectares de champs de caféiers et d'arbres fruitiers.

En février 1940, Jean quitte Kamami avec sa femme et leur fille d'un an pour ce qui ne doit être qu'un congé de quelques mois ... mais le 10 mai, l'armée allemande envahit la Belgique ...

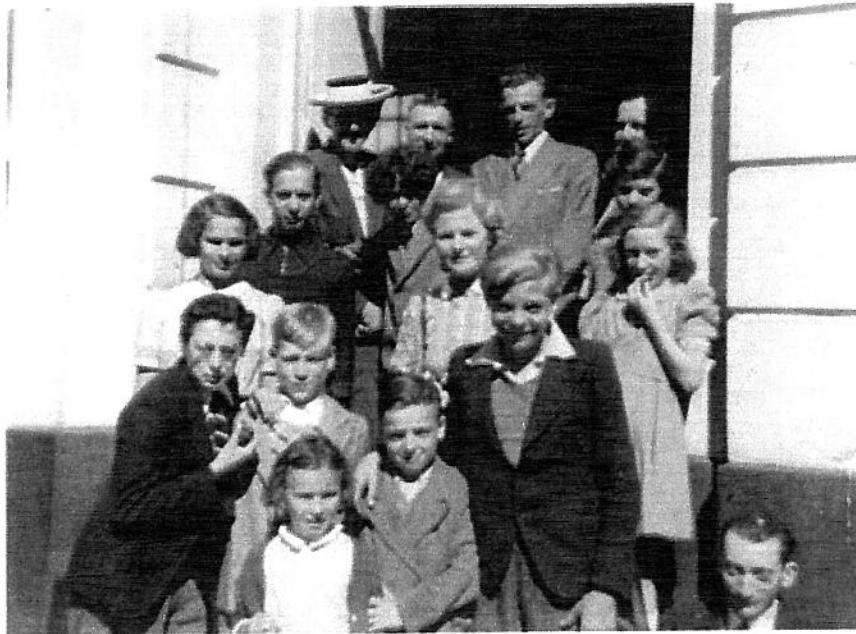
Immédiatement Jean cherche à s'engager mais l'Armée ne veut pas de lui, car en tant qu'aîné de cinq frères, il avait été dispensé du service militaire.

On lui enjoint de suivre le Ministère des Colonies qui part vers le Sud. Il aboutira ainsi dans les Pyrénées d'où il parvient à revenir en août.

Il s'occupe alors des "Centres d'accueil" créés pour aider les réfugiés revenant du Sud à se réinstaller en Belgique. Quand ceux-ci sont clôturés, il prend la direction de la Cantine Suédoise qui, grâce à la générosité de la Suède, pays neutre, offre des repas aux enfants de Bruxelles affaiblis par la pénurie alimentaire. Cette Cantine, installée 9 rue Ducale, dans une belle maison du XVIIIème siècle, sera une excellente couverture pour le chef d'une ligne d'évasion, personne ne pouvant s'étonner d'allées et venues fréquentes dans un immeuble occupé par toute une série d'organismes caritatifs; de plus, cette maison offre la sécurité d'une deuxième issue dans une rue parallèle.

Ces activités mettent Jean en contact avec beaucoup de monde; cela l'amènera - en voulant aider un ami d'un de ses frères à rejoindre la R.A.F. - à avoir connaissance d'une organisation clandestine qui a pour but d'aider les prisonniers évadés, les soldats restés sur le continent après Dunkerque et, plus tard, les aviateurs tombés en Belgique, à retourner en Angleterre.

Il est en rapport avec cette "Ligne" depuis un certain temps quand, à la suite d'arrestations, ses fondateurs (Andrée DE JONGH et son père) sont obligés de quitter la Belgique et de s'établir à Paris. Jean s'offre alors à en reprendre la direction en Belgique, tâche difficile car tous les liens entre les différents membres subsistants de la Ligne sont coupés.



Jean Greindl entouré des enfants bénéficiant des repas offerts par la Cantine suédoise



9, rue Ducale, siège de la Cantine suédoise et de nombreuses autres associations caritatives

Jean parvient à rétablir certains contacts, recrute des volontaires et, sur cette base, entreprend une authentique recréation de la Ligne. Il tisse une véritable toile d'araignée sur le territoire belge en organisant des centres à Gand, Namur, Liège et Hasselt dépendant directement du bureau du Chef à Bruxelles. A ces centres, s'adressent les échelons régionaux dont dépendent des agents locaux.

Ce dispositif a l'avantage d'assurer un cloisonnement de sécurité et permet une information très rapide de l'endroit (ou des endroits) où se cachent un ou des aviateurs dont l'appareil vient d'être abattu, ce que la radio allemande ne manque jamais d'annoncer fièrement.

L'efficacité de ce système sera prouvée par le nombre d'aviateurs alliés sauvés par Jean : 70 en dix mois. A ceux-ci s'ajoutent des Belges (une vingtaine environ) qui, pour combattre ou échapper à l'ennemi, souhaitent parvenir à Londres; parmi eux, le célèbre pianiste d'origine juive, Stefan ASKENASE et sa femme, le Capitaine HENRY de la LINDI, le Prince Albert-Edouard de LIGNE ...

Mais, ce travail est périlleux et, comme tout chef de réseau, Jean sait que ses jours d'homme libre risquent d'être comptés.

Pour assurer la continuité de la Ligne, il cherche et trouve quelqu'un, Monsieur X qui acceptera de le remplacer au cas où il devrait, pour d'évidentes raisons de sécurité, quitter rapidement son poste. (1)

(1) Après la guerre, on écrira en Angleterre qu'il n'avait pas prévu d'éventuel remplaçant, ce qui est tout à fait inexact.

Au mois de novembre 1942, des Allemands se faisant passer pour des aviateurs américains, réussissent à s'infiltrer dans la Ligne et, par suite de circonstances malheureuses, échappent à l'interrogatoire auquel tous les évadés sont soumis à leur arrivée à Bruxelles, interrogatoire qui a habituellement lieu dans l'église Saint-Joseph au square Frère-Orban. Ces deux faux Américains provoquent une série d'arrestations qui mettent en grand péril le Centre du réseau.

Jean expédie en Angleterre ceux de ses collaborateurs les plus brûlés et, étant lui-même menacé, demande à Monsieur X ... qui a accepté de lui succéder, de prendre la Ligne en mains ... mais alors que Jean achève de le mettre au courant, celui-ci est effrayé par l'ampleur de la tâche et, changeant d'avis, refuse de prendre cette responsabilité.

Jean se sait brûlé, il le sait mieux que personne, mais il sait aussi que le Sud compte sur lui et ne comprendrait pas qu'il s'en aille; il cherche un nouveau successeur, mais en même temps, se soucie de savoir si ce travail est vraiment efficace, s'il rend aux Alliés des services qui justifient les risques graves que courent ceux qui le secondent.

Le seul moyen qu'il a de le savoir est de faire parvenir un message aux Anglais par les membres du réseau envoyés à Londres.

La réponse arrive en janvier 1943. Jean se rend à Paris avec deux de ses proches collaborateurs (1) pour y rencontrer Dédé DE JONGH et connaître l'avis de Londres. "Ce travail est d'une importance immense pour le moral de toute la R.A.F.; il faut non seulement continuer mais étendre le réseau à la Hollande" affirme-t-on à Jean. Les services du M.I.9. (Military Intelligence) savent pourtant bien que le Chef en Belgique est brûlé.

(1) Jean INGELS et Eric de MENTEN de HORNE.

Au début de février, un nouveau successeur est trouvé et initié aux arcanes du travail et Jean s'apprête à partir lui aussi pour l'Angleterre, mais le 6, les Allemands l'arrêtent; au même moment, ils arrêtent aussi sa femme qui réside chez sa mère, rue Froissart.

Il s'ensuit pour Jean une détention très dure qui, après les interrogatoires assortis des coups et violences d'usage, se passe au secret, dans une caserne (1) occupée par des régiments allemands et donc objectif militaire, endroit dans lequel, d'après les lois internationales, il est interdit d'incarcérer des civils. Les Allemands n'en ont cure.

Durant les interrogatoires, Jean prend tout sur lui, faisant le maximum pour protéger ceux qui sont encore libres. Malheureusement, les Allemands savent beaucoup de choses, car depuis deux mois avant son arrestation, un membre du contre-espionnage s'était infiltré dans le réseau (cfr lettre du R.P. Béda RIGAUD du 23/12/1947, arrêté deux jours après Jean).

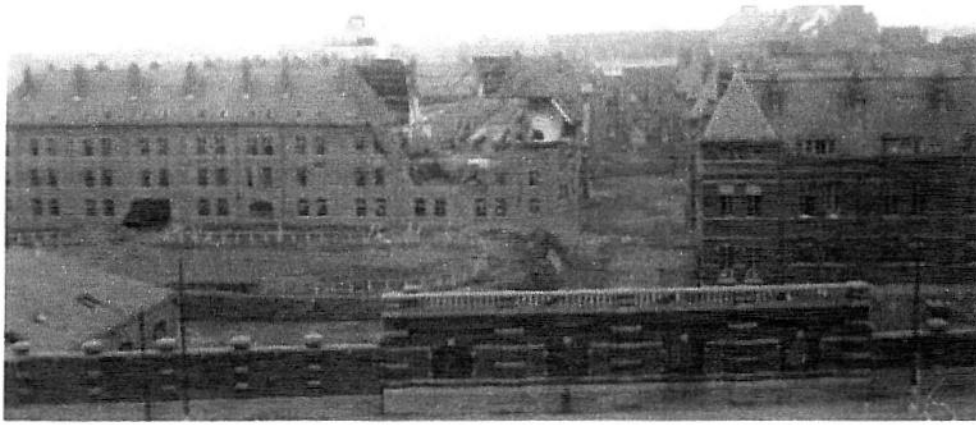
Ce n'est qu'après sa condamnation à mort, le 29 avril, que Jean sera autorisé, à quelques reprises, à revoir sa femme (elle-même libérée après trois semaines d'emprisonnement à Saint-Gilles). Ces brèves entrevues ont lieu dans des endroits différents où Jean est amené les yeux bandés (ni lui ni sa famille n'étant autorisés à savoir où il est, et pour cause) et toujours en présence d'un Allemand.

(1) La caserne de Gendarmerie, avenue de la Couronne.

Le 7 septembre 1943, des vagues d'avions alliés survolent Bruxelles et bombardent les casernes; bombardement effectué d'une altitude élevée et, de ce fait, d'une grande imprécision : les casernes sont atteintes mais aussi un grand nombre de maisons, ce qui cause la mort de nombreux civils.

Une bombe tombe dans la cellule de Jean qui est tué sur le coup, par ceux-là même qu'il a tant contribué à aider.

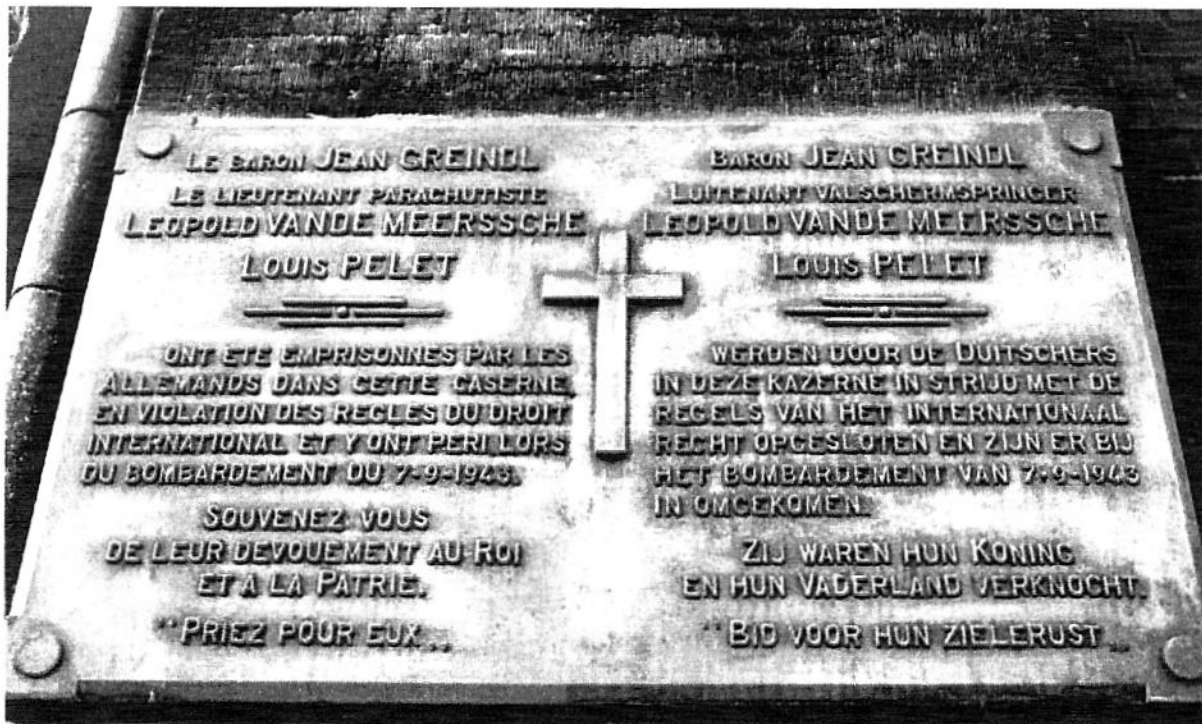
Servir son pays sans mesurer son effort, venir en aide à des hommes en difficulté, sont les mobiles qui ont poussé Jean à s'engager "jusqu'au sacrifice suprême, dans un élan de générosité et de dévouement qui dépasse de beaucoup l'accomplissement du devoir" (termes extraits d'une lettre d'ami).



7 septembre 1943

*Bombardement américain de la caserne de Gendarmerie et du quartier avoisinant
(Photo prise d'un immeuble de la rue Juliette Wytsman)*

La cellule où était incarcéré Jean Greindl se trouvait à l'étage supérieur



A l'initiative de la Baronne Jean Greindl, une plaque commémorative est apposée sur le pilier central de l'entrée principale de la caserne de Gendarmerie, avenue de la Courome ; elle est inaugurée le 9 novembre 1946

II. TEMOIGNAGES

En septembre 1944, la Baronne Jean GREINDL reçoit la visite d'un officier américain, le Lieutenant-Colonel aviateur Peter BLATE qui vient tout exprès lui exprimer l'admiration et la reconnaissance qu'il éprouve et que partagent ses compatriotes pour l'aide apportée par Jean aux aviateurs alliés.

Il suggère que Bernadette demande à ceux qui ont travaillé avec Jean et donc partagé les dangers qu'il a courus, d'écrire leurs souvenirs de cette période et de leur Chef.

Nous avons ainsi une série de témoignages sur Jean
et sur son action écrits dès 1945 par :

Georges d'OULTREMONT

Michel van der STRATEN WAILLET

Mrs James LANGLEY, née Peggy van LIER

Andrée DE JONGH

Constance LIEGEOIS et Mme WARNON

Madame EECKELAERS

1. Témoignage du Comte Georges d'OULTREMONT

1945

Georges d'OULTREMONT est un des guides chargés de convoier les aviateurs de Bruxelles à Paris. Il sera envoyé en Angleterre en décembre 1942 à la suite de l'infiltration dans la ligne d'agents allemands se faisant passer pour des aviateurs américains.

Durant cette guerre, que ce soit en Belgique, en France ou en Angleterre, j'ai été sous le commandement de beaucoup d'hommes dont la plupart furent magnifiques par leur valeur, leur courage, et leur exemple du devoir. Mais de tous, celui qui m'a laissé vraiment l'image d'un entraîneur d'hommes, c'est Jean GREINDL.

Je lui suis présenté fin mars 1942. "C'est très gentil de nous aider, tu t'appelleras Charles, mais tu sais quand on est pris pour notre petit travail, on en sort difficilement", me dit-il, avec son sourire admirable de sérénité et de confiance dans la vie.

Quinze jours plus tard, je faisais mon premier voyage pour Paris.

Je me souviens encore de tous les conseils qu'il me donnait la veille, comme une maman à son petit qui va au collège pour la première fois.

Cela deviendra un rite par après. Chaque fois qu'un convoyeur partait en mission, le jour précédent, tous les purs et les initiés se réunissaient.

Je garde de ces réunions le meilleur et le plus vivant souvenir. On y écoutait les dernières recommandations du Kas (1), puis c'était le dégonflage en règle de ceux qui restaient : on y entendait les phrases suivantes :

"Toujours les mêmes", "Tu vas te faire prendre", "Tu es fatigué, tu ne veux pas que je te remplace ?" "Rapporte-moi un melon ou du parfum de Paris", "Je te souhaite la poisse et qu'on ne te voie plus" et bien d'autres encore... On s'y amusait beaucoup. Mais ce que nous aimions par dessus tout et ce que nous réclamions, c'était les histoires d'Afrique du Kas et tout ce qu'il avait créé et travaillé dans sa plantation au Congo. Il était rayonnant de bonheur de pouvoir en parler, car c'était son oeuvre, tout comme ce que nous faisons était son oeuvre.

Il était le centre de ces réunions; je les vois tous encore, Madame GREINDL, sachant très bien les risques que son mari courait, le soutenant de son regard admiratif; Peggy, le cheval échappé, qui jouait à la jeune fille sérieuse; Eric, rigolant toujours et désolé de manquer d'ouvrage, voulant envoyer un télégramme à Londres pour augmenter la chute des aviateurs; Victor, discutant entre ses fous rires comment on cachait les messages dans son savon à barbe; Edouard, expliquant très dignement que ce travail était trop facile et que les Allemands étaient par trop bêtes.

Quand les voyageurs rentraient d'une expédition, ils devaient tout de suite téléphoner au Kas pour le prévenir de leur retour. S'ils ne le faisaient pas, le malheureux se faisait un mauvais sang épouvantable et à chaque nouveau départ, il était tout inquiet à l'idée qu'il pourrait nous arriver malheur. Il aurait tout osé, mais il n'aimait pas que ses coéquipiers courent un danger.

(1) Le Kas : diminutif de Kasongo, surnom congolais de Jean GREINDL qui veut dire "grand".

Dans les moments de détente, comme dans les moments difficiles, il gardait toujours sa bonne humeur et si parfois il se mettait dans une grande colère, elle était courte, juste et suffisante pour faire revenir à la raison celui sur qui elle tombait. Il ignorait la rancune et s'il devait faire une réprimande, il se reprochait toujours après d'avoir été trop dur et d'avoir fait de la peine.

Pourtant, il y avait des gens qu'il ne pouvait pas supporter, les "nouilles" : ceux qui avaient peur du risque et de l'effort. Quand il s'adressait à des gens de cette catégorie, il ne pouvait s'empêcher de leur faire sentir son mépris. Ce seront les seuls ennemis qu'il aura et c'est un mérite de plus à son actif que d'être craint par les pleutres

Cette gaieté qu'il semait autour de lui était un lien d'attachement à sa personne.

Je le vois riant aux éclats aux bonnes histoires d'Eric et de Victor.

Revenant un jour tous les deux de Paris, nous avons trouvé une pancarte de l'organisation Todt et nous l'avions collée sur la porte du compartiment. Malgré une foule plus que dense qui s'écrasait dans tout le train, nous avons voyagé allongés sur les banquettes jusqu'à Bruxelles et chaque fois qu'un individu osait entrer, on criait "Heraus" et nul n'essayait plus d'y pénétrer, pas même les douaniers boches.

Sa franchise était proverbiale. S'il devait dire son fait à celui d'entre nous qui n'avait pas agi comme il le désirait, il le lui disait sans ménagements, car il ne connaissait pas la susceptibilité ni l'esprit de froissement, aussi il ne pouvait supposer que les autres pensent autrement dans ce domaine.

Le Kas était rude d'aspect et faisait peur aux timorés, et pourtant il était d'une remarquable finesse : tout son être et sa manière d'agir en sont un témoignage. Et cela dans tout ce qu'il touchait, dans cette recherche de la grosse part du danger, dans cette ligne de conduite basée uniquement sur la sincérité, l'intégrité et l'honneur. Dans sa manière de parler aux gens, directe, sans arrière-pensée, sereine, et pour ses amis, prenante et attachante. Dans sa façon de rouler le boche, sportivement et se réjouissant du plus petit succès comme un grand gosse. Dans sa façon d'aimer et de couvrir ses collaborateurs, telle une poule avec ses poussins. Dans sa manière allègre et presque insouciante de supporter cette terrible responsabilité de chef de réseau d'évacuation d'aviateurs alliés, alors qu'il voyait clairement les terribles menaces qui le guettaient aux moindres fautes de lui-même et de chacun d'entre nous.

Il connaissait son devoir et voulait le remplir jusqu'au bout.

Quand nous sommes partis pour l'Angleterre, il aurait dû partir aussi, mais ses supérieurs lui ont demandé de rester jusqu'à ce qu'il ait formé un nouveau réseau ferme et solide ainsi qu'un nouveau chef. Il n'a pas trouvé de remplaçant en qui il avait toute confiance et il est resté malgré tous ses amis qui lui disaient de partir, malgré ce cercle de la Gestapo qu'il sentait se refermer sur lui, malgré sa femme et ses enfants qu'il adorait.

Il s'est sacrifié pour garder haut son honneur et pour l'amour de la Belgique.

Je suis fier de l'avoir connu.

2. Témoignage du Baron Michel van der STRATEN WAILLET

1945

Michel van der STRATEN WAILLET s'occupait d'activités socio-caritatives dont les bureaux étaient installés dans la même maison que la Cantine Suédoise. Il ne faisait pas partie de la ligne, mais était au courant des activités clandestines de Jean GREINDL.

La guerre l'avait surpris en Europe alors qu'il venait d'arriver du Congo pour un congé de quelques mois. Il se rongait les poings de ne pouvoir rejoindre l'Afrique.

Un besoin d'activité, autant que la volonté de servir son pays dans les tristes circonstances d'alors, le poussaient à offrir ses services au Centre d'Accueil du boulevard Poincaré.

C'est dans le courant de l'été 1940 qu'il vint au Centre d'Accueil par lequel un grand nombre de Belges étaient rapatriés de France. Un bureau venait d'être créé afin d'organiser des caravanes qui partaient rechercher des compatriotes en France.

En collaboration avec quelques autres dont M. BIDOUL, il a organisé ce bureau aussi bien qu'une agence de voyage aurait pu le faire. Il y régnait une atmosphère toute particulière qui n'était ni l'amateurisme des oeuvres de charité, ni l'ambiance commerciale de l'agence de voyage, mais un mélange des deux. Un M. COOK s'amusant à organiser des voyages pour son plaisir et celui de ses clients. Seuls ceux qui le connaissaient bien se rendaient compte que la volonté de "servir" était sa raison de vivre. Il possédait une volonté remarquable, tendue vers le bien et servie par des dons d'organisation réels. Ces qualités, il en fit preuve successivement au Centre d'Accueil et à la Cantine Suédoise. C'était sa façon de faire la guerre, car il souffrait de se trouver en Belgique sous l'occupation allemande, alors que son travail l'attendait au Congo.

Peu après, il trouva l'occasion de faire la guerre dans sa forme la plus difficile, celle qui réclame le plus de force morale : le mépris constant du danger, la connaissance et le maniement des hommes, le courage allié à la prudence, le don d'organisation.

Je ne dirai rien de son action en tant que chef du service de rapatriement des aviateurs alliés tombés sur le continent, d'autres, mieux au courant que moi de ses réalisations, ont dit le travail gigantesque qu'il a réalisé et le résultat éloquent qui est et restera son titre de gloire.

Ce que je voudrais dire encore, c'est qu'en plus de toutes les qualités requises pour un travail semblable et qu'il possédait à un haut degré, il possédait deux vertus qui sont le propre des héros : le don de soi et l'humilité.

Jean GREINDL possédait toutes les qualités requises pour en faire un chef obéi et aimé. Il avait le sens de l'organisation, était courageux, discret, en plus de cela humble et d'une bonne humeur égale. Son humour était un remède radical contre l'angoisse, contre le pessimisme, comme contre un optimisme exagéré.

A ceux qui lui conseillaient de passer en Angleterre, en lui disant qu'un homme marié et père de famille ne pouvait risquer sa vie tous les jours, il répondait que justement il avait une raison supérieure de rester à son poste, ayant des êtres chers à libérer du joug allemand.

Après la mort de Victor MICHIELS, quand il eut mis ses principaux collaborateurs en sécurité, il recommença le travail, bien qu'il estimât qu'il était brûlé. Jamais il n'aurait permis qu'un de ses lieutenants travaillât dans des conditions semblables, mais puisqu'on en faisait une question d'honneur en ce qui le concernait, il ne voulait pas se dérober.

Dès ce moment, il prit des mesures de précaution supplémentaires, loua un appartement en ville et se rendit à la Cantine Suédoise à des heures irrégulières.

Bien qu'il se sentit traqué, il ne donnait jamais l'impression d'un homme ayant peur, ni dans ses paroles, ni dans son attitude. Jamais non plus, il n'eut de paroles amères vis-à-vis de ceux qui lui demandaient de rester à son poste dans des conditions qu'il jugeait certainement mortelles.

Il parlait peu du reste et jamais nous ne voulions le questionner.

Ce sont surtout des anecdotes qu'il racontait : ainsi la visite que fit von FALKENHAUSEN à la Cantine Suédoise à l'improviste et où Jean, tombant nez à nez avec lui, fut obligé de lui serrer la main, mais ignora complètement le colonel qui le suivait.

Il y a ainsi un grand nombre d'histoires, dont certaines sont passionnantes, mais il faudrait du temps et de la place pour les raconter.

3. Témoignage de Mrs. James LANGLEY, née Peggy van LIER.

septembre 1945

Peggy van LIER est chargée d'amener au "centre" de Bruxelles les aviateurs signalés dans les provinces, de les questionner pour s'assurer de leur authenticité, de les convoier jusqu'à Paris.

Comme Georges d'OULTREMONT, elle sera expédiée en Angleterre après le passage dans la Ligne des faux Américains. Arrivée à Londres, elle y rencontrera le Colonel James LANGLEY, un responsable du M.I.9. qu'elle épousera en 1944.

En septembre 1943, meurt à la prison militaire d'Etterbeek, à la suite d'un bombardement allié, le Baron Jean GREINDL dit "le Kas" ou "Nemo", chef en Belgique d'une ligne d'évacuation pour les aviateurs de la R.A.F.

Voici en très humbles mots l'histoire de son activité :

Le 6 mai 1942, MICHELLI, MORELLE, LEGRAND et d'autres sont arrêtés par la Gestapo. Le Kas, sans trop savoir comment, se trouve le dernier à entendre les instructions de MICHELLI (alors chef de la Ligne en Belgique) et n'ayant personne à qui les transmettre, décide de les suivre et devient à son tour chef de la Ligne en Belgique. Cette fameuse Ligne créée par Dédé DE JONGH, intrépide et persévérante, de qui la Ligne prend le nom : Ligne Dédé. Le Kas en connaît tout juste l'existence, sachant que le travail consiste à collecter tous les aviateurs alliés tombés en Belgique et les aider à regagner les côtes britanniques. Cela paraît simple, mais pour lui, les questions se posent en masses : où se cachent les aviateurs tombés ? Comment et par quelle frontière les expédie-t-on ? Avec quoi les munir de papiers d'identité. Passeports aux cachets multiples et sans cesse différents.

C'est de ce domaine inconnu et difficile que le Kas prend la succession. Il y entre de plain pied.

Tout d'abord, il faut rétablir le contact avec Paris, centre d'activité de la Ligne et que dirige Dédé aidée par son père. Personne ne connaît l'adresse, celle-ci engloutie avec MICHELLI.

Heureusement, Suzanne, la soeur de Dédé, offre son aide. Après avoir tâté maintes adresses probables, Dédé et son père sont découverts. Très heureux, ils approuvent la résolution du Kas de continuer le travail et donnent des instructions, des adresses. Tout cela, le Kas doit le mettre au clair. Mais bien des gens, durant ces premiers jours de recherches, se font arrêter; les lignes secondaires suggérées par Dédé sont coupées les unes après les autres et les adresses sont brûlées. Tout semble crouler à chaque instant, mais le Kas reste ferme et continue à bâtir.

Il établit son quartier général à une cantine qu'il dirige. Excellent endroit où la dissimulation sous prétexte d'aide est facile. L'équipe qu'il forme est petite.

Tout d'abord, il faut des recruteurs qui iront chercher les aviateurs signalés, des maisons où les héberger, les nourrir, les vêtir; des guides, gens froids et sûrs qui devront escorter les aviateurs à Paris bravant frontières et gardes allemands. Les faux passeports et papiers d'identité éminemment importants sont difficiles à obtenir. Tel imprimeur arrêté, tel n'osant plus, pour raisons familiales, continuer le dangereux travail. Mais le travail doit se faire et désespérément le Kas explique, persuade et gagne. Xavier van LIDTH de JEUDE restera jusqu'à la fin le courageux et fidèle imprimeur.

L'arrivée du premier aviateur est comme don de Dieu. Enfin, va se mettre en marche la nouvelle machine d'expédition. La curiosité mêlée d'inquiétude saisit le petit groupe à ce premier voyage. Tout est si neuf ... les papiers d'identité, le guide, la route ... Georges d'OULTREMONT, le premier guide, s'acquitte à merveille de sa première mission. Cet initial succès est l'encouragement à élargir le terrain. Des postes recruteurs sont établis partout.

Le Kas entre en contact avec des postes d'espionnage, tous disposés à céder les aviateurs tombés. Les maisons de recueil à Bruxelles sont établies et se montrent infiniment solides et ardentes. La nourriture est volée aux Allemands. Les vêtements, au début difficiles à trouver, sont donnés en masse par une firme patriote. Tout est prêt pour recevoir les aviateurs en nombre.

En juillet, ils abondent. Les aviateurs se cachent dans mille endroits différents : une masure, un presbytère de campagne, une maison de ville, une péniche et même un jour, des bois de sapin où deux officiers se tiennent terrés pendant trois jours, mourant de soif et de fatigue.

Les aviateurs sont cherchés par les guides et ceux-ci escortent souvent des gens loqueteux à l'air outrageusement anglo-saxon. Parfois, les aviateurs sont amenés à Bruxelles par des lignes indépendantes. Le lieu de rendez-vous est le porche d'une église. Là, ils sont jugés par le Kas ou ses amis qui posent les questions nécessaires. L'angoisse est grande car toujours rôde la hantise que des agents allemands posent comme britanniques. L'accent est-il anglais ? Les réponses correctes ? Les difficultés augmentent dans le cas d'aviateurs, tels ces deux Russes échappés d'Allemagne et qui ne parlent que leur langue nationale.

Un week-end rassemble tout un équipage venu par trois côtés différents. La joie est grande et l'Angleterre envoie un message de félicitations et d'encouragement.

Mais tout n'est pas joie car souvent les aviateurs sont inexistants ou s'avèrent n'être que de pauvres gens traqués par la Gestapo. Le Kas les aide toujours, mais ne peut les expédier par la Ligne exclusivement réservée aux aviateurs.

L'année 1942 est l'année dure car les aviateurs sont rares, difficiles à trouver et l'Angleterre supplie de les recevoir. Aussi, le Kas ne laisse passer aucune occasion. Toute chance est investiguée, toute promesse est approfondie.

Paris, souvent, demande d'autres cachets, d'autres papiers. Le chef-d'oeuvre de cette sorte fut le passeport nécessaire pour le trajet vers Paris; le diagramme sur papier orange est extrêmement compliqué et difficile à déchiffrer. Le Kas passe des heures à le retracer. Le passeport sort de presse et aussitôt, le Kas s'embarque pour Paris, voulant expérimenter lui-même la validité du passeport. Il en a toute l'occasion car, à ce voyage, les Allemands sont spécialement sévères et méticuleux.

A l'Allemand qui lui demande où il va, froidement, il répond : "Paris" et tend le papier orange qui est examiné et remis avec satisfaction.

Trouver et expédier sans accroc les aviateurs sont la grande préoccupation du Kas, mais il consacre aussi un temps considérable à trouver le moyen de libérer MICHELLI, MORELLE et les autres. Aidé par Monsieur X (ROBERTS JONES depuis fusillé), les plans se succèdent les uns après les autres.

Un jour, les prisonniers doivent s'échapper durant leur trajet à quelque interrogatoire. Tout est prêt pour les cacher et les expédier. Mais à la dernière minute, les prisonniers ont les menottes aux poings et ne peuvent fuir.

Un autre jour, les prisonniers aidés par leurs gardes allemands, doivent être remis à Valenciennes. Un guide est dépêché pour les recevoir. Nouvelle attente, nouvelle déception.

Ainsi, les semaines s'écoulaient, mais le Kas ne peut oublier les prisonniers de qui il a pris la succession et qu'il tâche, hélas en vain, de sauver.

Si le Kas a la tâche ardue d'être le centre où tout est connu et dirigé, il est bien plus qu'un organisateur. Il impose à la petite équipe un magnifique esprit de désintéressement, de solidarité, de gaieté. Si pour lui et pour chacun de l'équipe, il est un devoir de lutter contre l'Allemand, il donne l'exemple sans pathos ni frayeur, en silence.

Jamais travail ne fut fait avec tant de joie ni d'enthousiasme. Le Kas, les guides, les logeurs, se tiennent d'une main solide. Les aviateurs, il n'y en a jamais assez, le travail, il n'est jamais fini; la Gestapo, un rampant personnage que l'on surveille sans en avoir l'air et que l'on bafoue à cœur joie. Telle est son attitude.

Au mois de mai 1942, Dédé prédit qu'une équipe ne peut survivre plus de six mois. Mais l'équipe du Kas passe victorieusement les six mois de grâce et fête sa survivance et le cinquantième aviateur sauvé dans les caves de la cantine.

Mais quelques jours plus tard, les Allemands réussissent à se faire passer pour Américains, tuent un des guides, Victor MICHIELS, et font plusieurs prisonniers. La Ligne est en grand danger. Le Kas envoie en Angleterre, terre libre, quelques-uns de l'équipe; lui-même aurait dû partir le premier.

Les exploits de la Ligne en Belgique lui ont donné trop de renommée et la Gestapo le guette et l'attend.

Mais le Kas ne veut partir que le jour où il trouvera un remplaçant entre les mains duquel la Ligne ne mourra pas.

Des semaines infiniment dures se passent et le remplaçant se trouve le jour où la Gestapo frappe à la porte du Kas ... et l'emmène

Aux interrogatoires, succède la torture et le Kas est condamné à mort.

A la Caserne de Gendarmerie d'Etterbeek, il attend le verdict final, mais un bombardement allié détruit la prison et tue le Kas.

Ainsi meurt le Baron Jean GREINDL finissant sa carrière en grand chef.

Sa résolution de continuer jusqu'au bout a permis à la Ligne de revivre, sauvant ainsi les aviateurs tombés et donnant à tous ceux qui s'enfoncent dans le ciel l'immense espoir que tout n'est pas perdu si leur avion ne peut atteindre l'Angleterre.

Jean GREINDL n'est pas mort. Il vit dans le coeur de tous ceux de l'équipe pour qui il est et reste le chef résolu, courageux, l'ami si fraternel.

Peggy LANGLEY
née van LIER.

Alderton septembre 1945.

4. Témoignage d'Andrée DE JONGH

1945

Andrée DE JONGH, dite Dédé, a été la fondatrice de la ligne.

Némo ! Comment le décrire sans le trahir. Je l'ai vu peu, quatre fois en tout. Et ce qui frappait dès l'abord en lui, ce n'était pas ses traits, mais sa mobilité d'expression, ce visage sans cesse en mouvement, fin, spirituel, parlant, et ses mains aussi qui reproduisaient fidèlement les caractères du visage.

Quatre fois seulement, nous nous sommes rencontrés. Et cependant, comme nous nous connaissions bien.

Il peut paraître étrange à première vue que, de si peu d'entretiens, ait pu naître entre nous un accord si profond. Mais, c'est qu'en temps de guerre, on se connaît vite. Une heure, souvent, suffit à vous découvrir la richesse de coeur d'un compagnon nouveau.

Quatre rencontres ... La première en 1942. La G.F.P. venait de réussir un coup d'envergure, amputant Comète de son chef de secteur belge et d'une série de membres importants. Toute l'organisation de ramassage était en péril. C'est alors que je vis Némo pour la première fois. Ce fut très rapide. "Voulez-vous, me dit-il, que je me charge de tout réorganiser en Belgique ?". A mon objection, celle que toujours l'on faisait à des offres de ce genre : "vous savez qu'il y a neuf chances sur dix pour que dans six mois vous soyez arrêté ?", Némo sourit, balaya d'un geste l'éventualité ... et devint l'un des nôtres.

Non, en vérité, il n'était pas difficile de comprendre qu'il avait ainsi offert le meilleur de lui-même, que son sourire était d'avance une acceptation, que nous avons trouvé en lui un compagnon fidèle qui servirait Comète jusqu'au bout.

Deuxième rencontre, celle-là dans la joie de la réussite d'une victoire de la Ligne ajoutée au palmarès : l'arrivée à Paris de trois officiers anglais évadés d'Allemagne (1) qu'il avait convoyés depuis Bruxelles avec un autre guide. Combien déjà, il nous semblait l'avoir toujours connu. Depuis des mois déjà, il partageait les angoisses et les succès de la Ligne et sa joie, en ce jour, portait bien elle aussi la marque de Comète : une joie juvénile, un peu frondeuse, l'enthousiasme de la réussite, certes, mais aussi le bonheur plus grave d'avoir tout donné et de servir une cause aimée avec des compagnons selon son coeur.

Nous étions heureux, ce soir-là, et Némó reprit le chemin de Bruxelles avec plus d'ardeur que jamais.

Troisième rencontre ... Cette fois, les choses avaient changé, la menace planait sur la Ligne, à la suite d'une série d'arrestations sans précédent. Et Némó, dont l'équipe était durement touchée, vint à Paris pour poser la question que tout chef, s'il mérite ce nom, doit s'être un jour posée : "Peut-on continuer à pousser les jeunes à risquer ainsi leur vie ? Notre travail vaut-il ce sacrifice ? Qu'en pensent ceux qui peuvent le mieux en juger, les Alliés ?".

(1) L'un d'eux, le Major ARKWRIGHT, a raconté leur odyssee dans un livre "Return Journey" paru aux éditions SEELEY, SERVICE & CO. LTD, en 1948.

Or, à cette interrogation, ils venaient précisément de répondre, nos amis de là-bas, en nous suppliant d'intensifier encore le travail du Réseau, non pas tant pour le gain matériel que représentaient les sauvetages que pour le réconfort moral si précieux qu'apportait aux pilotes la chance d'une évasion.

Combien nous avons été heureux de pouvoir donner à Némó, ce jour-là, cette réponse rassurante. Et cependant, l'angoisse nous mordait. Nous pressentions que l'ennemi n'avait pas fini de frapper, nous tremblions pour lui, qui ne voulait pas s'en aller avant d'avoir réparé les brèches et remis sur pied le service. Il repartit donc pour Bruxelles, le coeur lourd. Avait-il senti que son heure allait sonner ? C'était la dernière fois que nous nous voyions en liberté ...

La dernière rencontre enfin : tous les deux prisonniers, nous devons comparaître comme témoins au jugement d'un camarade. Dès le grand matin, à la prison de Saint-Gilles, je m'appliquai à retenir par coeur les messages que m'avaient transmis (par la fenêtre) des camarades de Némó, enchantés à l'idée qu'il me serait possible de communiquer avec lui. Ces messages, jamais je ne les oublierai. Témoignages de l'affection que lui portaient ses compagnons de la Ligne, tous, ils exprimaient la même fidélité indéfectible à leur chef qui les avait entraînés, à l'ami qui leur avait montré la route. Pas une note discordante, pas un mot de regret ou de désillusion, rien que la voix de la fraternité et de l'amitié restées fidèles, en dépit des coups du destin.

Ce fut la joie de cette dernière rencontre, de ces messages transmis sous le couvert d'une conversation banale qu'interrompaient périodiquement les "Ruhe" impératifs de la sentinelle. Et Némó, plein d'émotion, écoutait à travers ma voix celle de ses compagnons, en me confiant tout bas sa réponse.

Ce fut là notre dernier entretien. Comme il fut heureux malgré tout, chaleureux et fraternel.

Quatre rencontres en tout, quatre étapes d'une amitié scellée dès la première poignée de mains et restée jusqu'au bout sans fêlure.

Quatre entretiens avec le compagnon si parfaitement des nôtres, qu'au seul nom de Comète, ceux qui l'on connu évoquent d'emblée son visage.

Et c'est pourquoi, maintenant encore, il est avec nous. Non, il n'est pas en vérité séparé de son équipe, de ses camarades de combat. Il vit en eux, dans leur mémoire, dans leur cœur.

Et il suffit de les entendre dire : Nêmo, pour comprendre que ce nom, c'est celui d'un ami, d'un compagnon, d'un frère toujours présent.

5. Témoignage de Madame WARNON et de Mademoiselle LIEGEOIS

1945

Constance LIEGEOIS et Madame WARNON, connues dans la Ligne sous le surnom des "soeurs Vanderhoeven" ont hébergé de nombreux aviateurs. Elles furent arrêtées et déportées à Ravensbrück.

Grand était notre embarras lorsque le 1er mai 1942, nous revînmes de Spontin, accompagnées de deux aviateurs de la RAF que nous avions réussi à sauver des patrouilles allemandes qui les recherchaient. Ce fut alors que, par l'entremise du Bourgmestre PETRE, nous fîmes la connaissance du Baron GREINDL, surnommé à cette époque "le dernier des Mohicans".

Nous savions que c'était le Chef de la Ligne de rapatriement. Nous nous empressâmes de lui demander d'accepter nos services. Il nous regarda en souriant et dit : "Nous verrons. Vous savez que c'est beaucoup de risques !".

Un mois après, il revint nous trouver pour savoir si nous n'avions pas changé d'idée. Trop heureuses, nous nous vîmes investir de la mission d'héberger, soigner et convoier éventuellement les aviateurs dans l'embarras. Nous lui en fîmes extrêmement reconnaissantes.

Dès lors, il ne se passa guère de semaine sans la visite du Chef. Il accompagnait un guide qui convoyait vers nous deux ou trois hommes. Il nous mettait au courant de questions intéressant la Ligne, il interrogeait lui-même les nouveaux arrivés et donnait des instructions à ceux surtout qui ne connaissaient pas le français. Il s'arrangeait pour faciliter la tâche du passage de la frontière franco-belge.

Nous le trouvâmes toujours à son poste lorsqu'il fallait diriger un départ de la gare où nous conduisions ces braves et il nous mettait en rapport avec les guides.

En 1943, nous étions devenues un "centre d'hébergement". Le Chef amena, un jour, dix aviateurs à la fois. Il nous encourageait de sa reconnaissance et nous serrait la main avec une véritable émotion. Il paraît qu'il nous appelait ses deux nièces !

Lorsqu'en 1942 la famille MARECHAL avait été arrêtée, Peggy van LIER était venue nous offrir de partir avec elle en Angleterre. Mais lorsque nous sûmes que le "Chef" restait, nous décidâmes de ne pas partir non plus. "Vrai?" fit-il, "vous ne m'abandonnez pas ?"

Une grande sympathie nous liait. Peu à peu cependant, la prudence devenant nécessaire, nous le vîmes moins souvent, mais nous allions lui remettre les renseignements récoltés à la Cantine de la rue Ducale.

En 1943, le 23 janvier, il avait accepté de rencontrer chez nous Yvette GUILLEMIN pour remplacer la courageuse Peggy van LIER et la dévouée petite Elsie MARECHAL. Yvette fut prise comme "messagère". Mais déjà les mailles du filet se resserraient.

Et ce fut le 7 février 1943 que la Gestapo vint mettre fin à la belle activité de notre Chef.

Que dire de lui, en plus de ce nom ? Il était partout, avec sa simplicité, son humeur égale, son opiniâtreté au travail. Un sentiment de cordialité régnait entre lui et ses agents dont il appréciait à leur valeur les efforts et les réalisations et il savait inciter chacun au dévouement le plus pur.

Nous sommes fières d'avoir secondé ce "Chef", figure dont nous conservons un souvenir ineffaçable.

Il aimait son Dieu et sa Patrie. C'est en les servant qu'il a trouvé la mort.

Elisabeth FERAILLE,
veuve WARNON

Elisabeth-Constance LIEGEOIS.

6. Témoignage de Madame Georges EECKELAERS

1945

Madame EECKELAERS a apporté à la Ligne une aide précieuse par la fourniture de vêtements civils aux aviateurs.

Au début de la guerre, j'avais constitué un vestiaire avec l'aide d'un groupe de dames bénévoles.

Ces dames travaillaient à l'ouvroir situé 55 rue Gillon, mais le lieu de distribution des vêtements se trouvait 9 rue Ducale, au rez-de-chaussée, dans le même immeuble que la Cantine Suédoise. Celle-ci occupait les bâtiments arrière, et mon vestiaire, ceux de devant.

Le Baron Jean GREINDL me demanda de lui procurer les vêtements qu'il lui faudrait. Je savais déjà qu'il s'occupait de rapatriement d'aviateurs.

Je fus enchantée d'apporter un concours actif à son oeuvre, connaissant la générosité de son ardent patriotisme.

Au premier abord, il semblait plutôt distant, mais dès le "contact" établi, il inspirait la confiance et son caractère droit et franc vous frappait. Il ne supportait pas les timorés et les phraseurs. Il aimait les gens d'action et tous ceux qui résistaient à l'ennemi. Son idée du devoir était haute et noble. Sous son aspect avant tout ferme et décidé, il cachait un coeur d'or.

Je l'ai vu profondément affligé le matin où, en entrant à la Cantine, il apprit l'assassinat de son ami et collaborateur V. MICHIELS, membre dévoué de la Ligne et tombé en pleine action sous les balles de la police allemande.

Vraiment, il faisait peine à voir ! Puis aussi, il se considérait comme un peu responsable de sa mort car il n'avait pas pu aller lui-même s'enquérir de ce qui se passait chez la famille MARECHAL. La jeune fille n'étant pas venue au rendez-vous, on était inquiet car les deux Américains logeant chez eux paraissaient suspects. Et, en effet, ils n'étaient autres que deux Allemands !

Ce fut une lourde épreuve pour GREINDL, car la veille de la mort de MICHIELS, il en avait le pressentiment et m'en avait même parlé. Le lendemain, Peggy se proposa pour aller aux nouvelles chez MICHIELS. Elle y fut arrêtée pendant quelques heures par la Gestapo qui l'interrogea, mais grâce à son sang-froid, elle réussit à se faire relâcher. Le matin suivant, elle nous retrouva à la Cantine où le Baron GREINDL attendait avec anxiété. Elle avait fait le trajet jusqu'à la Gestapo avec un officier allemand, celui qui avait tué MICHIELS ! Et celui-ci le lui avait raconté. Elle put donner de cette façon tous les détails exacts.

L'ennemi avait nettement découvert la trace de la Ligne. Il y eut de nombreuses arrestations à cette époque. Il fut alors décidé que Peggy nous quitterait et rejoindrait Londres.

Mais le Chef de la Ligne ! Personne pour le remplacer. Et Londres lui disait de maintenir la Ligne debout. Donc, malgré sa famille qu'il aimait tant, malgré nos instances et le danger grandissant, il resta à son poste.

J'ai assisté à tout cela et, dans des moments tragiques, j'ai pu apprécier la grandeur et la noblesse de ses sentiments.

Cependant, craignant les investigations de la Gestapo et voulant redoubler de prudence, je lui remis une clef de mon vestiaire. C'était une clef de sûreté dont seule je possédais le double. Il put y mettre en dépôt un tas de choses compromettantes. Là également se trouvait tout ce dont les aviateurs avaient besoin pour se rééquiper : linge, chaussure, espadrilles, calepins, objets de toilette, chemises et pantalons de toile bleue. Le Baron GREINDL tenait beaucoup à ces derniers pour le passage des Pyrénées car ce genre de vêtements se rapproche beaucoup de l'uniforme des Partisans d'Espagne. Manquant de ce tissu, j'avais fait teindre quantité de toiles à matelas que je possédais; chemises et pantalons furent confectionnés à l'ouvroir.

Certains rendez-vous se donnaient également à mon local, celui-ci étant plus sûr que la Cantine. En effet, jamais les Allemands ne sont venus chez moi n'y n'ont demandé à y entrer.

Vers fin 1942, le Baron GREINDL me demanda d'intensifier notre travail et de me tenir prête à pouvoir augmenter le stock, étant donné qu'un plus grand nombre d'aviateurs lui avait été annoncé de Londres.

Je le fis ... mais ce stock ne servit plus.

L'heure fatale allait sonner. Au début de février, eut lieu son arrestation et celle du Commandant BIDOUL, rue Ducale.

Vers midi, mon travail terminé au vestiaire, je me rendis comme d'habitude au local voisin, la Cantine. J'y trouvai BIDOUL, l'air contrarié et inquiet : il venait d'avoir la visite du frère d'une condamnée de la Ligne, qui voulait voir le Baron GREINDL. BIDOUL lui dit qu'il ne venait plus là depuis un bon moment déjà. Le jeune homme insista et demanda s'il ne se trouvait pas à l'étage ... Craignant un danger, BIDOUL le reconduisit jusqu'à la porte d'entrée, en lui assurant encore qu'il ne venait plus. Il me dit ensuite qu'il fallait prévenir GREINDL d'urgence et descendit à la Cantine.

Sur ces entrefaites, le Baron entra, accompagné de Monsieur NAUS. Je lui racontai le fait. Comme il était midi et demi, je les quittai pour rentrer chez moi.

Quelle ne fut pas ma surprise en apprenant le lendemain que peu d'instants après mon départ, la Gestapo avait fait irruption à la Cantine en disant :

"Cette fois, nous vous tenons, NEMO !" Et tous trois furent pris.

Je tiens à dire que j'ai été heureuse et fière d'apporter mon concours à cette oeuvre de rapatriement des aviateurs anglais et américains.

Je n'ai pu qu'apprécier les qualités de loyauté du Baron GREINDL qui, en toutes circonstances, se conduisit en chef responsable d'une organisation magnifique.

J'ai eu l'occasion de le mettre plusieurs fois en rapport avec diverses personnes, soit pour des renseignements, soit pour une question de logement et j'ai toujours apprécié sa prudence et son doigté.

Rien ne l'amusaient plus que de nous raconter les péripéties par où lui et les membres de la Ligne avaient passé et comment chaque fois, ils avaient roulé l'Allemand : notamment, à l'un de ses derniers voyages à Paris, il avait bien tremblé pour un des aviateurs que les Allemands avaient arrêté et qui ne connaissait pas un mot de français; il s'était fait passer pour un "innocent". Les Allemands s'y étaient laissé prendre et il avait pu revenir dans le même compartiment que les autres. Mais, jusque Lille, on ne put échanger un mot avec lui, évidemment.

Un large sourire illuminait les traits de GREINDL lorsqu'il racontait ces émotions, alors que tous en étaient sortis indemnes.

Récit du Baron SNOY et d'OPPUERS

Baudouin GREINDL, né le 14 décembre 1942, mourra le 15 avril 1944, sept mois après son père.

Je consigne ces souvenirs pour Baudouin GREINDL, mon filleul, afin qu'il connaisse aussi bien que possible les traits de la vie d'un père dont il ne pourra jamais être assez fier.

La dernière fois que je l'ai vu, c'était le soir du vendredi 5 février 1943. Nous avions soupé ensemble chez maman au 101, rue Froissart et nous sortions ensemble vers 10 heures pour rejoindre nos logements, lui à l'appartement qui était son Q.G. dans la vaste entreprise de repêchage des aviateurs anglais à la place de la Couronne, moi à la Fondation Universitaire. Nous nous séparâmes devant la gare du Luxembourg.

Jamais je n'aurais imaginé que je le voyais pour la dernière fois vivant. Il était gai et plein d'entrain. Depuis le mois de novembre, je lui recommandais la prudence et l'engageais à partir en Angleterre. Il se croyait de nouveau en sécurité, ayant dépisté les recherches de la police allemande, et trouvait le jeu exaltant. Ce soir-là, son assurance était communicative et après l'avoir quitté, je me demandais si vraiment il n'était pas à nouveau maître de sa chance et si son incroyable habileté ne lui donnait pas raison dans sa détermination à continuer ici sa dangereuse mission.



Baudouin Greindl

14 décembre 1942 - 15 avril 1944

Le lendemain, 6 février, vers 16 heures, je venais de regagner Bois-Seigneur quand un message téléphonique de Nadine de MEEUS m'apprenait que Bernadette était arrêtée depuis deux heures. Je repartis aussi vite pour Bruxelles, espérant que lui s'était sauvé.

Il n'en était malheureusement rien. Il avait été arrêté à 11 h 30 à la Cantine Suédoise, 9 rue Ducale, et s'il avait pu faire disparaître tous les papiers compromettants qu'il avait sur lui, les circonstances de son arrestation n'étaient pas favorables.

A ce stade, je savais que je ne pouvais rien pour lui. Aussi, les démarches que j'entrepris dès le même soir, eurent-elles pour but exclusif d'obtenir la libération de ta mère.

Je ne puis assez témoigner combien je rencontrai de collaboration chez la Princesse RUSPOLI, née d'ASSCHE, que sa nationalité italienne mettait en relation avec les officiers de l'état-major de von FALKENHAUSEN, chez Monsieur Jean de LANTSHEERE qui pouvait agir au nom de S.A.R. la Princesse de PIEMONT, chez le Vicomte BERRYER, conseiller de notre ambassade à Berlin.

Grâce à eux, et particulièrement grâce à l'intervention faite au nom de la Princesse de PIEMONT, ta maman fut relâchée après une bonne quinzaine de jours.

Il s'agissait alors de penser à ton père. C'était un prisonnier de grand prix. Nous sûmes qu'on l'entourait d'un grand luxe de précautions.

Pendant les huit premiers jours qu'il passa à la prison de Saint-Gilles, on ne le laissa jamais 24 heures dans la même cellule. Ensuite, on l'installa dans cette fatale caserne où il devait trouver la mort. Nous ne parvenions à rien apprendre à son sujet. Il était évident qu'il subissait de nombreux interrogatoires et que la police n'a négligé aucun moyen pour lui arracher des indications précieuses (y compris la violence corporelle).

Seuls les dossiers pourront nous dire ce qui se passa dans ces cruels moments. J'espère les obtenir plus tard.

Nous savions que son cas était grave et qu'il y avait de fortes probabilités pour qu'il soit condamné à mort.

Pendant les premiers jours après son arrestation, je vis plusieurs fois Albert GREINDL qui avait collaboré avec lui dans la même organisation. Il devait partir d'urgence, étant également menacé. Il me demanda instamment, avant de quitter la Belgique, de faire intervenir les plus hautes influences et particulièrement le Baron MANNERHEIM, Maréchal de Finlande. Je le lui promis sans peine et l'on organisa aussitôt un réseau d'influences pour sauver la vie de Jean.

Il fallait tout d'abord atteindre le Maréchal MANNERHEIM et lui exposer toute l'affaire. Je fus heureusement servi par la chance. Madame Jean JUSSIANT, finlandaise de naissance, appartenant à l'élite de ce pays, dont le mari était pour moi un collaborateur immédiat dans les travaux d'études économiques, venait d'obtenir un passeport pour aller en Finlande. Je lui demandai de faire en sorte là-bas que le Maréchal soit entièrement au courant et, qu'en cas de condamnation capitale, il intervienne de tout son pouvoir. Grâce au Vicomte BERRYER, j'entrai en rapport avec Monsieur ARISTIGUI, Consul Général d'Espagne, et en faisant valoir les mérites de ton oncle Baudouin glorieusement tombé devant Madrid, il ne fut pas difficile d'intéresser le Gouvernement du Général Franco à la cause de ton père.

L'Ambassade d'Espagne à Berlin reçut des instructions précises en la matière.

Le Vicomte Jacques DAVIGNON voulut bien intervenir auprès du Général MILCH, commandant de l'aviation du Reich.

Enfin, la Baronne NOTHOMB, née von BOCH, belle-soeur de von PAPEN, ancien chancelier du Reich, obtint de celui-ci une intervention pressante auprès du Feldmaréchal GOERING.

Pour faire parvenir la requête à von PAPEN, alors à Ankara, j'obtins le concours du Ministre von BARGEN qui passait alors ses dernières semaines à Bruxelles comme diplomate du Reich.

Lorsque ta mère eut été relâchée à l'intervention de la Princesse de PIEMONT, nous pûmes constater une courtoisie inattendue de la part de la police de l'aviation qui dirigeait l'instruction. L'on eut des nouvelles de ton père et bientôt des lettres. Il devint possible de lui envoyer des colis, mais nous ne savions pas où il était à Bruxelles.

Sa condamnation à mort, survenue le 29 avril en même temps que celle d'une série de ses collaborateurs, ne nous surprit pas.

Je m'y attendais depuis le début et j'avais systématiquement préparé le terrain pour correspondre aux circonstances.

Le Maréchal MANNERHEIM avait laissé des instructions à son Q.G. pour cette éventualité et lorsque j'alertai monsieur Sigurd MAJORIN, Consul Général de Finlande, il était en mesure de cabler à son gouvernement suivant un code convenu pour cela. Le Ministre de Finlande à Berlin devait se mettre en rapport avec l'Ambassadeur d'Espagne et nous espérions fermement que ces puissantes influences agiraient.

J'eus un moment d'inquiétude le deuxième jour après la condamnation, les autorités du tribunal militaire répondant brutalement par un fin de non recevoir à la demande que nous faisons pour ta mère de pouvoir le revoir.

Nous eûmes encore recours à Jean de LANTSHEERE qui réussit, au bout de quelques jours, à obtenir la rencontre désirée et, depuis lors, ta mère put le revoir à peu près toutes les trois semaines. Il fallait alors faire rapidement les recours en grâce.

Nous les avons établis en allemand avec le concours du Baron de RADZITSKY qui avait accepté d'être l'avocat de ton père, mais qui ne put jamais voir son dossier. Les recours en grâce furent adressés au Général WIMMER, chef de l'aviation en Belgique et au Reichsmarschalk GOERING.

Des copies furent remises à tous ceux dont nous obtînmes l'appui : le Roi, la Reine Elisabeth, la Princesse de PIEMONT, l'Ambassade d'Espagne, le Consulat de Finlande et von BARGEN accepta d'en faire parvenir un exemplaire à von PAPEN (ce dernier se rappelait spécialement ses relations de jadis avec ton arrière-grand-père, le Comte GREINDL, Ministre de Belgique à Berlin pendant un quart de siècle).

Je pus encore ajouter un intercesseur à cette liste, M. GALOPIN, Gouverneur de la Société Générale, ayant bien voulu envoyer par l'intermédiaire de la Deutsche Bank une demande d'intervention au Dr FUNK, Ministre de l'Economie du Reich et Gouverneur de la Reichsbank. L'intervention du Pape fut demandée par Monseigneur DE VOGHEL. Toutes ces démarches furent effectuées et aboutirent rapidement et aisément à l'appui complet des personnes sollicitées. Il ne restait plus qu'à attendre. Et quatre mois s'écoulèrent; chaque jour augmentait notre espoir. Ton père, assez pessimiste au début, devenait lui aussi plus sûr de l'avenir. Il bâtissait des projets, lisait d'innombrables ouvrages et voyait l'avenir comme la splendide récompense des durs moments qu'il vivait pour une grande cause. Sa santé avait résisté sauf un goître survenu en août. Nous étions surpris de le voir supporter cette vie de reclus total dans une cellule de quelques mètres carrés, lui qui vivait normalement dans la brousse africaine et qui se sentait là dans son véritable élément. Il est des grâces d'état.

A intervalles plus ou moins réguliers, les policiers autorisaient une entrevue avec ta mère et parfois avec d'autres membres de la famille. On l'amenait à l'avenue de l'Yser aux locaux de la police, après lui avoir bandé les yeux, pour qu'il ignore le lieu exact de son incarcération. Il causait, bien entendu toujours surveillé. Il avait fait comprendre qu'il était détenu dans la caserne d'artillerie, au premier étage au-dessus des écuries. Il était content là, ayant le régime alimentaire des soldats, trouvant parmi eux l'un ou l'autre brave homme qui lui procurait des journaux, etc.

Pendant toute cette période, je ne l'ai jamais revu. Mes occupations me retenaient le plus souvent, alors que sans préavis, on invitait à le voir. Une seule fois, il était convenu que j'accompagnerais ta mère et le jour même, la police crut bon d'interdire toute autre visite que celle de Bernadette.

Enfin, le 31 août, Monsieur GALOPIN m'avisait qu'il venait d'apprendre par la Deutsche Bank que la peine de mort était commuée en travaux forcés à perpétuité. Trois jours plus tard, arrivaient plusieurs lettres du Maréchal de Finlande racontant les difficultés rencontrées pour la cause de ton père et témoignant encore de son ignorance au sujet du résultat final.

Le 7 septembre 1943, j'étais à Bois-Seigneur et tout le monde put voir dans un ciel magnifique, vers 9 h 30 du matin, des nuées d'avions américains et anglais. Nous étions dans un grand enthousiasme devant cette manifestation de puissance. Seule, Claire eut cette remarque curieuse (puisqu'elle croyait ton père à Kamami) : "Pourvu qu'ils ne bombardent pas papa !".

A l'arrivée du train de 13 heures, des personnes venant de Bruxelles, nous racontèrent le bombardement; elles parlaient du bombardement des casernes. Maman et mes soeurs pensèrent aussitôt avec inquiétude à ton père; "ne lui était-il rien arrivé ?"

J'avoue que je trouvais ces inquiétudes ridicules. Nous ne savions rien de précis si ce n'est les racontars de gens agités. Et puis même, si des casernes avaient été bombardées, pourquoi n'aurait-il pas échappé ?

Le soir, ta mère arriva par le train de huit heures et elle me raconta qu'elle s'était rendue devant la caserne d'artillerie et qu'elle avait constaté qu'une seule bombe était tombée dans la cour, laissant les bâtiments intacts. Par ailleurs, elle avait demandé des renseignements à la police allemande qui, sous réserve d'un point à vérifier, lui laissait entrevoir une visite de son mari pour le dimanche. Nous étions ainsi rassurés.

Hélas ! Le lendemain matin, 8 septembre, l'on vint me chercher pendant la messe pour un coup de téléphone de ta tante Francie. Sans explication, elle me mandait d'urgence à Bruxelles. J'y fus vers 10 h 15 et je trouvais Francie et ton grand-père sous le coup de l'annonce de la mort de ton père. Ils ne voulaient pas y croire. Cette nouvelle leur avait été téléphonée la veille vers 20 heures par la police, sans le moindre ménagement, sans aucune précision, sans preuve, avec des réticences inexplicables. Nous ne savions que penser : la caserne de l'artillerie n'avait pas été touchée pratiquement ; or, ils avaient dit qu'une bombe était tombée sur sa cellule. Avait-il voulu fuir et l'aurait-on abattu ; ou bien, avait-il réussi et dès lors, il eut été plus facile de le prétendre pulvérisé que de lui courir après ; voulait-on l'emmener en Allemagne en profitant des circonstances ? Tu devines combien nous étions bouleversés.

Après un bref échange d'idées, nous décidâmes qu'il fallait forcer la police à en dire davantage. Je demandai au consulat de Finlande de faire des démarches pour obtenir des précisions. Je me rendis au Palais pour voir Jean de LANTSHEERE et il me promit de faire le lendemain matin une démarche au nom de la Princesse de PIEMONT.

A 15 heures, ton grand-père, Francie et moi, nous fûmes à l'avenue de l'Yser pour obtenir des détails des policiers. Ils n'étaient pas là; il fallait revenir à 18 heures. Rencontrant le Vicomte BERRYER, ce dernier proposa d'aller au tribunal militaire s'informer du dossier. Le soir, en rentrant à Bois-Seigneur, je téléphonai à Zellik pour connaître l'issue de ces démarches : ton grand-père me répondit qu'au tribunal, le dossier concluait à la mort et que BERRYER était pessimiste, mais Francie avait eu des indications lui donnant l'espoir qu'effectivement ton père s'était évadé. Ce soir-là fut connue la grande nouvelle de la capitulation de l'Italie. Après le souper, je dus mettre ta mère au courant de ces indications angoissantes.

Personnellement, je me raccrochais à l'espoir que ton père s'était évadé.

Le jeudi 9 septembre, je repartis pour Bruxelles.

A midi, je devais revoir Jean de LANTSHEERE. La capitulation de l'Italie et la situation qui en résultait pour la Princesse de PIEMONTE ne lui permettaient plus d'intervenir. Je commençais à me demander si ton père se trouvait bien à la caserne d'artillerie.

A 17 heures, Francie était venue me rejoindre et nous allâmes ensemble à la Croix-Rouge donner le signalement de ton père pour le cas où il se trouverait parmi les cadavres non identifiés. En partant pour la morgue près de Saint-Antoine d'Etterbeek, nous réussîmes à parvenir à l'immeuble à appartements de l'avenue de Béco (touché par une bombe) d'où, avait-on dit à Francie, il était possible de voir des cellules de détenus. Nous fûmes sur le toit de l'immeuble et de fait, on voyait la caserne de gendarmerie; la façade donnant sur le manège comportait au premier étage une série de fenêtres à barreaux aveuglés par des volets en planche avec une ouverture au sommet; ces cellules se trouvaient au-dessus des écuries.

Tous ces détails correspondaient aux descriptions de ton père. Effectivement, une bombe était tombée de plein fouet sur ce bâtiment et plusieurs cellules s'étaient écroulées avec le poids des étages supérieurs par-dessus. Manifestement, pas un coup de pelle ou de pioche n'avait encore été donné dans ce monceau de débris.

Francie et moi, nous fûmes tous deux terriblement inquiets à ce spectacle. Si le cadavre de ton père était là, le fait de l'inertie des Allemands pour déblayer suffisait à expliquer leurs réticences. Ce qu'ils affirmaient pouvait donc être vrai.

Je pris la résolution d'obtenir coûte que coûte le déblaiement de ces cellules.

Le soir même, je téléphonai à Jean de LANTSHEERE pour lui dire que je croyais savoir où était le cadavre et qu'il fallait à tout prix obtenir le déblaiement.

Le lendemain matin, vendredi 10 septembre, sur le conseil de Jean du ROY, je courus voir Elisabeth RUSPOLI. Par chance, elle était là et elle téléphona à ma demande à l'Oberfeldkommandatur pour savoir si des Belges seraient admis à faire les travaux de déblaiement; on lui répondit que non, mais on promit de faire diligence. Incidemment, un officier lui confirma que ton père était bien détenu à la caserne de gendarmerie. Le déblaiement de celle-ci paraît avoir été retardé parce que les autorités belges ne pouvaient s'en occuper et que les militaires allemands s'intéressaient médiocrement aux traîtres belges qui s'y trouvaient : V.N.V. et rexistes enrôlés sous l'uniforme allemand, ce qui explique que ton père avait entendu jouer par une musique militaire le Vlaamsche Leeuw et Vers l'Avenir.

Après Elisabeth RUSPOLI, je me rendis chez le Prince Albert de LIGNE pour lui demander d'intervenir auprès de FALKENHAUSEN afin d'obtenir le déblaiement du corps et sa restitution. Il me laissa peu d'espoir sur ce dernier point, disant que les autorités militaires ne restitueraient jamais le cadavre des condamnés. Il obtint pour moi un rendez-vous le samedi à 10 heures de l'Oberst von HARBON, chef d'état-major de FALKENHAUSEN.

J'allai enfin au Consulat de Finlande pour demander que là aussi, on joigne de nouveaux efforts aux nôtres afin d'obtenir le déblaiement rapide.

Tous ces efforts aboutirent le soir même. A 20 heures, on avisa ton grand-père qu'il devait venir le lendemain à partir de 8 heures avec un médecin de son choix assister au déblaiement à la caserne de gendarmerie. Il ne pouvait être accompagné d'aucun autre membre de la famille.

Le samedi 11 septembre, je me présentai à 10 heures, place Royale chez le Colonel von HARBON. Je lui expliquai que le déblaiement était en cours et que je désirais y assister pour ne pas laisser à un monsieur âgé et souffrant du cœur la charge de ce devoir.

Il fut extrêmement courtois et compréhensif, s'excusant de n'avoir pu me recevoir la veille. Il l'aurait fait s'il avait connu le motif de ma visite. Il m'envoya immédiatement chez le Major von SANDERSLEBEN, Ortskommandant, 6 rue de la Loi.

Je fus reçu sur-le-champ et le Major me dit qu'il allait lui-même me conduire dans sa propre voiture à la caserne de gendarmerie. C'est ainsi que je traversai Bruxelles, assis dans une voiture militaire ouverte, derrière le Commandant de la ville. On ne pouvait être plus compréhensif de mes désirs et j'ai noté une fois de plus que s'il existe une internationale, c'est celle des vieilles aristocraties.

A 10 h 55, je rejoignais le Baron Paul GREINDL dans les débris de la caserne de gendarmerie. En dehors de son médecin, il y avait là l'Inspecteur WERNER du Tribunal Militaire, le Docteur TIETS, un médecin allemand et l'équipe de déblayeurs. Tous les étages de la caserne, là où la bombe était tombée, s'étaient écroulés au rez-de-chaussée dans l'écurie. On déblayait depuis trois heures. On avait retrouvé certaines pièces de vêtements, des fragments de lettres et d'objets; c'était des choses lui appartenant.

Vers 11 h 15, l'odeur du cadavre révéla sa proximité. Peu à peu, on le dégagea avec énormément de difficultés à cause des bandes de fer provenant des bétons des plafonds écroulés qui l'enserraient du dessus. Il était couché sur le côté droit, le corps légèrement plié en avant, les bras en avant et les deux paumes se touchant. Sa figure était calme et ses traits, parfaitement reconnaissables, n'exprimaient aucune angoisse. Le crâne était fracassé par derrière et lorsqu'on le bougea, le mouvement des os du crâne altéra le faciès. Il avait les jambes très abîmées et quelques éclats d'obus dans le corps, notamment dans la poitrine du côté droit. La mort avait manifestement été instantanée. Je pense que la bombe avait éclaté à ses pieds en touchant la voûte des écuries.

Nous le couchâmes dans une couverture qui était là.

Je demandai au docteur de reprendre son alliance et sa chevalière pour les remettre à ta mère.

Dans les deux cellules d'en face, il y avait deux détenus, morts en même temps, mais les équipes de soldats, dès qu'il l'eurent dégagé, s'en allèrent.

Le Baron Paul GREINDL et moi, avions demandé à ravoir le cadavre pour l'inhumer. La première réponse qu'on nous fit fut qu'il fallait le demander à Berlin. Entretiens, j'eus l'occasion de dire à l'Inspecteur WERNER que je le savais grâcié, en étant avisé par le Ministre FUNK. J'évoquai aussi les hauts personnages qui s'intéressaient à son sort. Un peu plus tard, ces messieurs nous dirent que nous pourrions disposer du cadavre à condition que l'inhumation se fasse dans la plus stricte intimité; pas de manifestation, surtout pas de drapeau sur le cercueil. Il fallait revenir le lendemain pour l'exécution de cette promesse. Il fallut aussi donner des apaisements sur le mode d'annoncer la mort. Nous fîmes la promesse qu'il n'y aurait pas d'avis dans la nécrologie des journaux et que le texte de faire-part serait soumis au préalable à l'agrément de ces messieurs.

Nous dûmes laisser le pauvre corps couché dans la couverture sur le pavement de l'écurie de la caserne.

Le lendemain dimanche 12 septembre, Jacques NEVE vint avec moi au bureau de l'Inspecteur WERNER à l'hôtel Palace.

J'étais décidé à spéculer sur le désir des Allemands d'éviter toute manifestation et de voir le corps inhumé au plus tôt.

Nous proposâmes, en conséquence, de prendre possession du cadavre et de l'inhumer le jour même à Bois-Seigneur. Cette politique réussit et à midi, nous avons l'autorisation de chercher le corps à la morgue de l'Hôpital Militaire et de le transporter en corbillard automobile pour l'inhumer à 17 heures. La Feldgendarmérie de Nivelles devait surveiller l'inhumation. Nous avons dû renouveler la promesse d'éviter toute manifestation.

A l'Hôpital Militaire, le corps était dans un cercueil de bois dans la chapelle de la morgue. Nous avons amené avec nous un cercueil de chêne doublé de zinc. On dut donc ouvrir le cercueil des Allemands et mettre le corps dans le cercueil que nous avons amené. J'en ai profité pour attacher à ces vêtements deux médailles que ta mère m'avait remises et lui enrouler mon chapelet au poignet. Il ne fut possible de faire aucune toilette mortuaire, le corps était trop abîmé.

Jacques et moi, nous prîmes alors le tram pour Bois-Seigneur.

A 17 heures, le corbillard arrivait. Le Père Chapelain et les moines chantèrent l'absoute et ensuite, nos braves et fidèles amis de Bois-Seigneur descendirent le cercueil dans la crypte où il restera provisoirement en attendant que la famille GREINDL ait pris des dispositions nouvelles pour sa sépulture de famille.

Un feldgendarme de Nivelles nous surveilla pour la forme.

Les services qui eurent lieu à Zellik le 22 septembre et à Bois-Seigneur le 23 septembre furent un éclatant hommage d'admiration et de reconnaissance pour ce héros. Chaque fois, le drapeau national recouvrait le catafalque et la Brabançonne jouée en sourdine clôtura la cérémonie.

Tu reliras dans les messages de sympathie qui nous furent adressés de partout ce que les Belges pensaient de lui et tu y puiseras, avec la fierté de porter son nom, le désir d'être en tout digne de lui.

Jean-Charles, Baron SNOY et d'OPPUERS.

Bois-Seigneur-Isaac, le 25 septembre 1943.

IV. LETTRES

1. Lettre de M. Jean NAUS à M. Paul HENRIJEAN, amis de Jean GREINDL.

2 janvier 1945.

Cher ami,

Je me recueille souvent dans le souvenir de Jean GREINDL et, en me demandant d'écrire les choses saillantes dont je me souviens, vous me donnez l'occasion de le faire avec plus de précision que de coutume.

Je l'ai connu d'abord de réputation seulement, sous le nom romantique du "Dernier des Mohicans". Ainsi le dénommait avec mystère et prudence l'ami qui m'a précédé à la conduite du Mouvement que vous savez. C'est à Jean GREINDL que cet ami dût de pouvoir quitter Bruxelles dans de bonnes conditions quand la Gestapo se mit à ses trousses.

Il m'avait laissé un moyen d'atteindre le "Mohican". Point n'en fut besoin, puisque son départ retardé de quelques jours lui donna l'occasion de nous présenter l'un à l'autre.

Peu après, je fis la connaissance de cette hospitalière Cantine où j'ai passé bien des moments charmants ainsi qu'un des moments les plus chargés de contrariétés que j'ai vécu.

Très vite, je me suis senti pris d'estime et d'amitié pour Jean GREINDL.

Toute son équipe l'aimait. Il avait les qualités du chef. Il savait prendre des responsabilités et donner des ordres. Ses amis qui se subordonnaient à lui avaient conscience de ce que, quoi qu'il leur fût faire, il resterait à la pointe du risque avec eux et les couvrirait jusqu'à la limite possible.

C'est bien là d'ailleurs que résidait sa faiblesse - la seule que je lui ai découverte : Ne pas savoir ménager l'organe essentiel qu'il représentait dans "sa Ligne", ne pas savoir "plonger" avant d'avoir tout assuré lui-même, alors qu'il ne lui restait que bien peu de chances d'y réussir - beaucoup trop peu pour un froid calculateur.

C'est la faiblesse des grandes âmes.

Outre mon désir de l'aider quelque peu dans sa tâche dangereuse, mais combien attachante, je m'étais rapproché de lui parce que des amis de mon mouvement de la frontière Nord me signalaient souvent dans leur région la présence d'aviateurs "récupérables". A la suite de manoeuvres fausses et dangereuses, jamais, de son temps, la liaison ne fut établie.

Ma collaboration s'est bornée à fournir quelques logeurs, à trouver les papiers nécessaires à l'impression des pièces d'identité et des passeports, à trouver des graveurs, à hospitaliser une fois quelques pièces et cachets et une autre fois à recevoir et à livrer "un colis" (aviateur).

Pour les papiers, j'ai eu un plaisir tout particulier à les trouver, parce que je les faisais venir de notre usine, momentanément annexée et sous juridiction ennemie. La direction poussa l'obligeance jusqu'à m'en fabriquer d'après échantillon. J'en eus une tonne il nous en fallait trois kilos peut-être !

En janvier 1943, se produisit le drame des deux faux Américains qu'avait choyés et transférés Namur.

Au lieu d'essayer d'obturer les brèches, Jean GREINDL aurait vraiment dû céder à l'insistance de ses amis et partir. Vous savez mieux que moi que le "perchoir" de la place Blyckaerts dût être tôt connu des Allemands. Vous-même, comme moi, y avez passé des heures et cependant, ils ne l'ont pas su ... la chance !

Je me souviendrai toujours de ce premier samedi de février 1943. J'avais rencontré Jean avenue des Arts et il m'avait offert de venir bavarder un moment à la Cantine. J'avais accepté avec le même plaisir que chaque fois. Là, nous avons allumé une cigarette et il avait commencé à me raconter quelque épisode du jeu qu'était cette lutte pour la bonne cause. Il se rendait compte de ce qu'il était devenu urgent pour lui de s'effacer. Néanmoins, le fait que la police allemande n'ait pas encore paru sur la scène des difficultés journalières, lui semblait signifier qu'elle ne disposait encore que d'informations éparses. Il voulut tenir jusqu'à ce que la succession fût parfaitement assurée.

Nous étions installés depuis dix minutes peut-être, quand la porte brusquement ouverte, livrait passage à quatre individus armés : "Police secrète allemande ! Que personne ne bouge".

J'imagine difficilement un choc plus désagréable. Moment souvent prévu, auquel cependant on ne croit pas.

Pour moi, ce pouvait être de la dernière gravité. Mais pour Jean, c'était un effondrement; c'était le déchaînement des conséquences adverses que son lent travail avait accumulées.

Il a eu la vision, bien sûr, à ce moment, de ce que devaient apporter pour lui et ses amis les mois à venir. Il était très pâle.

Celui qui paraissait être le chef dit : "On vous tient, Nemo" ! Un petit noir pommadé, aux yeux brillants et mauvais, manifestait une joie assez féroce.

La fouille commença. Jean avait sur lui un courrier pour Paris écrit de sa main, mais en "block letters".

Au moment où le chef de la bande s'en empara, il dit : "J'en suis le dépositaire, pas l'auteur".

Puis, on amena le brave M. BIDOUL qui roulait de bons yeux effarés et inutilement innocents; puis NEYBERGH, très pâle lui aussi.

Une jeune fille suédoise, secrétaire au Consulat, appelée par je ne sais qui, essaya courageusement de faire valoir certaines prérogatives diplomatiques, certaines certitudes sur la destination des lieux Tout cela était parfaitement vain.

Puis, la police amena encore une prisonnière dont le sort fut le nôtre jusqu'au matin du lendemain et qui fit preuve d'un cran extraordinaire. Je me souviens de son nom : Mademoiselle GUILLEMIN. Je la vois encore, après son interrogatoire, qui, la lèvre fendue et une joue tuméfiée, gardait son air de mépris et de défi.

Nous fûmes transférés vers 14 heures rue Charles Legrelle. On procéda à la fouille minutieuse de nos vêtements, on prit note de nos identités.

Jean GREINDL eut la douloureuse émotion d'apercevoir sa femme qu'on avait également arrêtée. Je le sentais désespéré, mais déjà maître de lui, et occupé comme chacun de nous, à faire l'inventaire de la situation.

Vers 18 heures, dûment menottés deux à deux, Jean GREINDL et moi, NEYBERGH et BIDOUL, nous fûmes transférés à Saint-Gilles.

Pendant l'après-midi, nous n'avions guère pu échanger que quelques regards. Pendant le transfert et les formalités d'entrée, nous pûmes échanger quelques mots : "Vous avez une chance d'en sortir; prévenez Hj., R. JONES".

Après deux heures de cellule dans le noir et la solitude, on vient nous reprendre - menottes, autos, menaces, et nous voici de nouveau rue Charles Legrelle.

Cette fois, Jean et moi nous sommes menottés dos à dos. On glisse des chaises entre nous. Deux boches nous surveillent, puis un seulement. Nous demandons à pouvoir fumer. On nous libère une main. Lentement, nous modifions la position de nos chaises. Une radio marche, de nouveau nous pouvons échanger quelques mots. La pensée de sa jeune femme le poursuit.

NEYBERGH est emmené. Une heure passe. Il redescend, un oeil poché, les lèvres fendues, mais ferme dans sa démarche. Son air malheureux fait mal à voir.

C'est le tour de Mademoiselle GUILLEMIN.

Les interrogatoires se passent au deuxième étage. De temps à autre, nous entendons des hurlements sauvages, il semble que les meubles volent dans la pièce où se jouent nos sorts, là-haut. Nous avons fort soif. Jean demande de l'eau; on lui en donne ainsi qu'à moi. Nous n'avons absolument rien eu d'autre à manger ou à boire depuis le petit déjeuner et il est une heure du matin. Parfois, un des interrogateurs vient se restaurer et prendre le frais. Ils apparaissent en bras de chemise, assez échevelés, manifestement en proie à une surexcitation d'anormaux.

J'imagine que comme moi, Jean ramasse son énergie et se prépare à faire front.

La ligne que j'ai à tenir est toute simple, j'ai recopié mon agenda l'avant-veille, je puis justifier de ma présence à la Cantine par ce petit dont je m'occupe, qui est à Maredsous et dont la Cantine continue à assurer la surveillance médicale Mais lui ?

Mademoiselle GUILLEMIN descend, elle est magnifique d'insolence et de cran.

Voici le tour de Jean.

Une heure passe - le vacarme périodique dit clairement aux autres ce qui se passe. Je ne le soupçonne que trop.

Après une autre interminable demi-heure, il redescend à son tour. Son pauvre visage a bien plus souffert que celui des autres. Ses yeux meurtris me regardent, tandis qu'il avance vers moi d'un pas étonnamment ferme et il les cligne pour me dire - je lis comme s'il parlait : "Tout s'est bien passé" !

J'ai la gorge serrée, j'espère qu'il lit aussi dans mon regard tout l'élan d'amitié, de pitié, d'orgueil de le voir si brave, que je ressens.

Mon tour est venu de passer par les mêmes épreuves que mes amis. Je suis invité à monter. Cinq interrogateurs sont installés en demi-cercle, dont deux à droite et à gauche du "patient", armés de courtes matraques. Deux réflecteurs braqués sur lui, quelques chaises, une petite table de bois blanc et un lit de camp en fer qui ne laisse pas de m'inquiéter, composent le décor de la mansarde. On m'indique une chaise où je m'assieds avec cette sorte de soulagement qu'implique la fin de toute attente. Je me sens prêt. Mes mains tremblent un peu, ce qui me vexe particulièrement quand il me faut donner un échantillon de mon écriture.

Je suis bien peu bousculé en comparaison des autres. Bien entendu, chacun s'est souvenu "des seules raisons qui m'amenaient à la Cantine". Alors, j'ai réponse à tout. Les quelques papiers un peu compromettants que je portais sur moi sont étrangers à l'affaire. Ils les négligent, est-ce provisoirement ? Ils se font "pressants" seulement pour me faire dire certaines choses sur Jean. "Nemo" revient dix fois sur le tapis. Puis, ils tombent dans le vain examen de cet agenda. J'en sors pratiquement sans mal.

On nous menotte de nouveau ensemble. Je veux le soutenir, mais il marche droit. Je lui passe un mouchoir.

Retour vers où...? Nous passons devant la Gestapo ... Non, c'est Saint-Gilles. Il est quatre heures et demi du matin. On nous sépare.

Nous nous sommes revus, avec BIDOUL, le lendemain au Greffe. Sa figure est toute tuméfiée et gonflée, mais il est plein de détachement quand le préposé lui demande, en le voyant :

"Mais de quoi donc vous accuse-t-on ?"

"Oh, de toutes sortes de choses ..."

BIDOUL est navré, le brave ...

NEYBERGH a l'air malheureux d'hier, l'air traqué. Mais, bien sûr, aucun n'a rien dit

Je n'ai plus revu Jean.

Grâce à Dieu, son frère à échappé !

Cher ami, je me suis laissé aller à ce récit et peut-être n'est-ce pas cela que vous attendiez. Mais il vous intéressera quand même, puisque vous avez pour Jean GREINDL cette affectueuse admiration que j'ai moi-même et cette fierté aussi de l'avoir un peu aidé.

Votre cordialement dévoué,

J. NAUS.

2. Lettre de "Anthony" (Colonel Airey NEAVE), responsable du M.I.9. au Baron Albert GREINDL, alors à Londres.

War Office (Room 900),
Whitehall, S.W.1.

Confidential

9 October /43.

Mon cher Albert,

I am afraid this is rather a belated letter to you to offer you all my sympathy about the tragic loss of your brother. He had been one of the very best men we ever had and all the reports that I received described him always as a great leader and a very gallant gentleman. You know yourself how many airmen of the Allied lines owe their lives and certainly their liberties to him. It is therefore all the more terrible that he should have died in so untimely a way in one of our own air raids. The War Office wish me to convey their sympathy also and to say that his brilliant

Services to our common cause will always
be remembered with pride. This example
will inspire us all to continue the
work which you great people are so
bravely doing in this struggle for liberty
and the relief from oppression.

Once again allow me to offer
you and your sorrowing family my
most profound sympathy

Yours ever

Anthony

Cpt. A.M.S. NEAVE M.C.

V. ARTICLES DE JOURNAUX

Plusieurs journaux belges
ont publié des articles sur
Jean GREINDL.

La presse congolaise
ne l'oublie pas non plus
et, à diverses reprises,
rappellera son souvenir ...

Les articles ci-après
ont paru dans

L'essor du Congo

et

Le Courrier d'Afrique

13 décembre 1943

La mort d'un brave A Jean Greindl

Jean Greindl était un Africain ; il a vécu de longues années au Lomami. Il aimait le Congo et il attendait avec une vive impatience le moment de revenir sur cette terre chérie.

Il était né le 10 avril 1905 à Bruxelles.

Son père, lui aussi, avait vécu au Congo et nous l'avons connu aux côtés du Général Malfayt alors Haut Commissaire Royal à Kigoma, sitôt après la Campagne d'Afrique de 14-18.

De ses trois frères, tous anciens prisonniers et évadés de Belgique pour rejoindre les forces combattantes, deux sont actuellement sous les armes.

Lui, sans porter l'uniforme de soldat et sous l'occupation allemande depuis 1940, a donné le meilleur de lui-même pour sa PATRIE et son ROI.

Cela lui a valu une condamnation à mort par la justice militaire allemande.

En septembre dernier, au fond d'un cachot dans une caserne d'Etterbeek, une bombe est venue le broyer, l'écraser sous des décombres.

JEAN GREINDL N'EST PLUS.

Sa place comme celle de tant d'autres, qui ont donné les preuves les plus ultimes d'un courage et d'une bravoure que les mots ne peuvent assez exprimer, est parmi nous anciens Combattants.

Ils sont des dizaines de milliers de soldats ayant fait leur devoir en 1940 ; ils sont des milliers de civils, héroïques soldats sans uniforme ayant donné l'exemple de l'abnégation totale, qui viendront, nous en sommes sûrs, grossir nos rangs que nous leur ouvrirons fraternellement, affectueusement, Nous les anciens dont beaucoup des deux guerres.

Nous serons bientôt plusieurs centaines de mille, qui grâce au sang généreux versé par les nôtres, et dont le tien JEAN GREINDL, posséderont l'autorité et la Force nécessaires pour obtenir la condamnation des traîtres et des collaborateurs de l'ennemi.

A Nous Flamands et Wallons.

Tous pour un et Un pour tous pour la grandeur de la Belgique.

Comité des Anciens Combattants.

11 Janvier 1944

ESSOR DU CONGO

Nouvelles de Belgique

Léopoldville, 10

La mort du Baron Greindl

Le journal clandestin *La Libre Belgique* donne quelques détails sur la mort du Baron Greindl. Condamné à mort par un conseil de guerre allemand, il fut tué le 9 septembre 1943, au cours d'un bombardement allié des casernes d'Etterbeek et de Bruxelles.

Le Baron avait été emprisonné dans une de ces casernes, contrairement aux conventions internationales, qui interdisent l'incarcération de prisonniers politiques dans des endroits pouvant être considérés comme des objectifs militaires.

Lundi 8 Octobre 1945

Le baron Jean Greindl

Il y a deux ans que mourut Jean Greindl, condamné à mort par les Allemands.

C'est le 7 septembre 1943 qu'il périt au cours du bombardement de la Caserne de Gendarmerie de Bruxelles, où il était incarcéré, payant de sa vie, son dévouement aux nombreux pilotes qu'il avait héroïquement arrachés aux griffes allemandes, en les faisant passer en France d'abord, en Espagne ensuite.

Ce n'est pas le hasard qui l'avait désigné pour diriger cet important service. Toute sa vie antérieure l'avait préparé à cette tâche. L'héroïsme n'est pas une disposition d'esprit passagère. Il se cultive. Il s'apprend.

Jean Greindl commença très tôt cet apprentissage. A 20 ans, en 1926, il part pour le Congo. Pendant des mois entiers, il réside seul aux environs du Lac Léopold II, parmi des indigènes parfois difficiles à conduire.

A 24 ans, il fonde sa plantation à Kamami. Lorsqu'il y arrive, il ne trouve qu'une savane déserte. Actuellement, c'est un parc de 300 hectares, planté de caféiers, coupé de larges avenues aux arbres fleuris, dominé par une confortable maison flanquée d'ateliers et d'entrepôts.

Les habitudes de courage et d'abnégation lui montrent immédiatement la voie à suivre quand, 1940, le surprend en Belgique. Il n'hésite pas car sa voie est toute tracée. Fidèle à lui-même et à son passé, il est, dès 1941, agent d'une extraordinaire organisation créée par une jeune fille belge, qui étend ses ramifications sur tout l'ouest de l'Europe et ramène en quelques mois 120 aviateurs anglais, canadiens et américains dans le Royaume-Uni.

Dès le 6 mai 1942, Jean Greindl est le chef de la « ligne » en Belgique. On se doute des énormes difficultés rencontrées à chaque pas pour cacher, vêtir, transporter les aviateurs

alliés et de l'acuité des problèmes que pose chaque passage.

Bientôt, il se sent traqué par la Gestapo. A côté de lui, ses agents tombent, disparaissent ou passent en Angleterre. Ses amis le pressent de partir. Il refuse ! Il ne veut pas abandonner ses collaborateurs.

Le 6 février 1943, il est arrêté avec six de ses amis.

La police allemande veut tout savoir. Elle s'acharne sur Jean Greindl; les interrogatoires se succèdent; dix fois il est roué de coups mais rien ne le fait dévier. Il prend l'entière responsabilité de l'action de la « Ligne » et décharge le plus possible ses amis.

Les 29 avril 1943, il est condamné à mort.

La sentence n'est cependant pas exécutée. Les Allemands ont encore le dessein de se servir de Jean Greindl. Ils veulent savoir qui le remplace, qui continue son œuvre; et la série des interrogatoires, des confrontations reprend.

Les Allemands cachent Jean Greindl dans un des bâtiments de la caserne de Gendarmerie d'Etterbeek, dans un petit cachot toujours obscur.

C'est là que le feu du ciel l'atteignit !

— o —

Un jour, sans doute, on écrira l'histoire de ce service. On s'étonnera, en la lisant, de ce que purent réaliser quelques hommes et quelques femmes de Belgique, livrés à eux-mêmes, travaillant en pleine indépendance sans ordres, sans mandat, en face de la plus puissante police du monde.

Nous n'avons pas voulu attendre pour honorer la mémoire du Baron Jean Greindl. Notre pays a un urgent besoin de grands exemples. Celui de Jean Greindl est un des plus hauts et des plus purs.

JEAN GREINDL

Lorsqu'en 1931, on traversait le District du Lomami du Sud au Nord, on passait à Kabinda dans le Territoire de Tshofa ; et si l'on poursuivait sa route on atteignait Kabalo sur le Lualaba.

On pouvait y voir des barges chargeant du coton et des sacs de café amenés par tracteurs et remorques des grandes plantations de Katompo.

Au cours de cet itinéraire, on avait à peine aperçu, à 100 km. de Tshofa, une autre plantation de café, en pleine savane, à Kamami, où un ancien docteur de la Forminière avait installé un petit dispensaire pour les noirs.

La plantation était jeune, elle coûtait cher en main-d'œuvre et ne rapportait rien.

Certains profanes auraient pu émettre des doutes sur son avenir, mais admiraient les deux hommes courageux qui avaient osé s'attaquer à de vastes superficies incultes.

Deux hommes, oui, car à côté du docteur, il y avait un jeune homme qui se tenait un peu effacé.

A l'époque, chacun l'a vu parcourant le Lomami en camionnette et passant les bacs de Golole et de la Lurimbi avec un gros camion.

Il ne paraissait pas très vigoureux, et l'on s'étonnait un peu de le rencontrer partout avec des carabines de gros calibre qu'il utilisait pour chasser le gros gibier.

Il fallait bien nourrir les travailleurs, et la plantation ne rendait pas.

En attendant, les deux colons fabriquaient de l'huile d'arachide. Le docteur et le jeune homme travaillaient d'arrache-pied.

Le jeune colon, c'était Jean Greindl. Il n'est plus.

Voici comment l'Essor du Congo parle de lui :

Il y a deux ans que mourut Jean Greindl, condamné à mort par les Allemands.

C'est le 7 septembre 1943 qu'il périt au cours du bombardement de la Caserne de Gendarmerie de Bruxelles, où il était incarcéré, payant de sa vie, son dévouement aux nombreux pilotes qu'il avait héroïquement arrachés aux griffes allemandes, en les faisant passer en France d'abord, en Espagne ensuite.

Ce n'est pas le hasard qui l'avait désigné pour diriger cet important service. Toute sa vie antérieure l'avait préparé à cette tâche. L'héroïsme n'est pas une disposition d'esprit passagère. Il se cultive. Il s'apprend.

Jean Greindl commença très tôt cet apprentissage. A 20 ans, en 1925, il part pour le Congo. Pendant des mois entiers, il réside seul aux environs du Lac Léopold II parmi des indigènes parfois difficiles à conduire.

A 24 ans, il fonde sa plantation à Kamami. Lorsqu'il y arrive, il ne trouve qu'une savane déserte. Actuellement, c'est un parc de 300 hectares, planté de cafiers, coupé de larges avenues aux arbres fleuris, dominé par une confortable maison flanquée d'ateliers et d'entrepôts.

Ses habitudes de courage et d'abnégation lui montrent immédiatement la voie à suivre quand 1940 le surprend en Belgique. Il n'hésite pas, car sa voie est toute tracée. Fidèle à lui-même et à son passé, il est, dès 1941, agent d'une extraordinaire organisation créée par une jeune fille belge, qui étend ses ramifications sur tout l'Ouest de l'Europe et ramène en quelques mois 120 aviateurs anglais, canadiens et américains dans le Royaume-Uni.

Dès le 6 mai 1942, Jean Greindl est le chef de la „ ligne „ en Belgique. On se doute des énormes difficultés rencontrées à chaque pas pour cacher, vêtir, transporter les aviateurs alliés et de l'acuité des problèmes que pose chaque passage.

Bientôt, il se sent traqué par la Gestapo. A côté de lui, ses agents tombent, disparaissent ou poissent en Angleterre. Ses amis le pressent de partir. Il refuse ! Il ne veut pas abandonner ses collaborateurs.

Le 6 février 1943, il est arrêté avec six de ses amis.

La police allemande veut tout savoir. Elle s'acharne sur Jean Greindl ; les interrogatoires se succèdent ; dix fois il est roué de coups mais rien ne le fait dévier. Il prend l'entière responsabilité de l'action de la „ ligne „ et décharge le plus possible ses amis.

Le 29 avril 1943, il est condamné à mort.

La sentence n'est cependant pas

exécutée. Les Allemands ont encore dessein de se servir de Jean Greindl. Ils veulent savoir qui le remplace, qui continue son œuvre ; et la série des interrogatoires, des confrontations reprend.

Les Allemands cachent Jean Greindl dans un des bâtiments de la caserne de Gendarmerie d'Etterbeek, dans un petit cachot toujours obscur.

C'est là que le feu du ciel l'atteint

(R.C.B.)

A N N E X E

Citations

CITATION FOR MEDAL OF FREEDOM
WITH SILVER PALM

Jean GREINDL, Belgian Civilian, for exceptionally meritorious achievement which aided the United States in the prosecution of the war against the enemy in Continental Europe, from May 1942 to February 1943. While acting as leader of the Comet evasion and escape line in Belgium, he displayed great courage, intelligence, and marked leadership in performing his self-imposed hazardous task. Through his outstanding ability and complete disregard of his personal safety, he assisted materially in the repatriation of over sixty Allied airmen, thereby greatly contributing to the success of the war effort, and meriting the praise and recognition of the United Nations.

GO 339, Hq USFET, 27 November 1946

La croix de Chevalier de l'Ordre de Léopold
avec palme,
la croix de Guerre 1940
avec palme,
ont été décernées à titre posthume
au Baron Jean GREINDL
pour :

"Dans un esprit complet d'abnégation à l'égard de sa Patrie, il créa un Service de Renseignements et d'Action. Il remplit sa mission avec héroïsme et refusa de quitter son poste à un moment particulièrement critique. Arrêté, il soutint les tortures qui lui furent infligées, opposant à ses interrogateurs un mutisme total, et condamné à mort, il mourut victime de son devoir, lors du bombardement d'un objectif militaire. A rendu les plus grands services à la cause alliée".

15 juillet 1946.

Après la guerre, le père de Jean Greindl chercha à retrouver les aviateurs passés par la Ligne. Il réussit à entrer en contact avec un certain nombre d'entre eux.
Voici quelques-unes des lettres qu'il a reçues de ces évadés.

Lettre du Major A.H.S. COOMBE-TENNANT

(échappé avec deux autres officiers anglais d'un camp de prisonniers de guerre en Allemagne; ce seront les seuls membres de l'armée anglaise passés par la Ligne Comète)

London, 11 May 48

Dear Baron Greindl,

The War Office have forwarded on to me a copy of a letter addressed to them by you asking to be put in touch with the English airmen who were helped by your son.

I have been abroad for three years and this letter has been a long time in reaching me. It recalls vividly to me the memory of your son Jean. I was one of the only three army officers to be repatriated on the Line Comete, and I passed through Brussels in October 1942. Your son was one of the three guides who escorted us from Brussels to Paris, the other two being count Edouard and count Georges d'Oultremont.

I did not of course at that time know your son's name, nor that he was the Belgian Chief of the Line, but I remember very well his kindness and efficiency, and also his courage at one difficult part of the journey. It was with the deepest regret that I afterwards learnt he had been killed in an air raid on Brussels.

It is impossible to express how much England owed to men of your son's high quality, nor can I hope to repay my personal debt to him and to the organisation which he controlled. I only hope that when my life is over I shall be able to feel that I have achieved some small part of what Jean succeeded in doing.

I knew, later, Albert Greindl, who I believe is his brother and your son. He also helped us in Brussels. I have not heard from him for some time and would like to see him again.

I shall be pleased to let you know anything I can of my all too short acquaintance with Jean.

With kind regards,

Yours sincerely,

(s) Henry Coombe-Tennant

Lettre du F/Lt W. RANDLE

July 7, 1947

To the Baron Paul Greindl

Dear Sir,

I was very honoured to receive your letter during last week and I hasten to profer my apologies for not writing to you before.

However I knew your son merely by his title and not as "Le Kas" nor as "Nemo" and I always made a point of forgetting names in case of capture by the Germans.

News of his death came as a great shock and I would like to extend my sincere sympathy to you and his wife.

I first met Baron Jean Greindl in Brussels sometime during September 1942. I had been shot down after making a raid on Essen and luckily had parachuted to earth near Diest. Eventually I arrived in Namur where after a day or two I was introduced to the Belgian Resistance Movement, through the medium of Major François Amiel who operated around Andenne. From Namur I took a train to Brussels and made a rendezvous in a church with your son, who conducted me to a house where I stayed for a while and where by good fortune I met my second pilot and rear gunner¹.

Then your son took us to Paris by train via Tournai and Lille and through the Franco-Belgian customs office at Bassieux, and in the Metro in Paris we were handed over to "Monsieur Paul" and "Dédé".

Eventually we left Paris with Dédé who led us to St-Jean de Luz by train and then over the Pyrenees to San Sebastian where we were handed over to the British Consul. From San Sebastian it was easy to travel across Spain via Burgos – Madrid and Seville to Gibraltar from whence we flew to England.

Last year I was in Brussels and I did contact quite a few of the people who aided me in my escape.

My words can never express the terrific debt which I owe your son and those other gallant Belgian patriots who helped me and hundreds others to get back to England. It has been a great honour to know such noble people.

In closing may I wish you and all the people in the line the best of luck and happiness from the bottom of my heart.

Yours very sincerely.

(s) F/Lt Randle

¹ Scottie Brazill et Robert Frost, tous deux, de même que W. Randle, encore en vie en 2006 et toujours très attachés aux membres de la Ligne Comète.

Lettre de J.B.R. BLACK

10-10-47

Dear M. le Baron,

Please forgive the delay writing to you but I only received your letter very recently owing to the fact that it takes no little time to receive a letter via RAF records and that in the last few months I have made several changes of my unit.

I think it would be best to commence my story at once without further preamble.

On July 31st 1942 I was the navigator of a Whitley aircraft detailed to attack Dusseldorf. We had bombed the target and were returning to England although somewhat damaged, when we were attacked by a German night fighter in the vicinity of Charleroi, and set on fire.

The captain, P/o Geoff Silva and the wireless operator F/s James Whitcher and myself made a successful parachute descent, the rear gunner being killed.

During the descent I became separated from the others and landed in a wood near Gilly (Charleroi).

After spending the night in the wood, made a successful "contact" the next day at a woodcutter's cottage and was conducted to the home of M. Votquenne (now deceased) who was an active member of the Légion Belge.

After 11 days a Capitaine Quinet of the Belgian Air Force made successful contact with the "Line Greindl" and I was conducted to the home of Mme Warnon, rue Vanderhoeven, Brussels, by rail from Charleroi Sud. (Here I think I made the acquaintance of your son who was visiting Mme Warnon and Mlle Liégeois, but events had moved so swiftly that I cannot be sure).

At Brussels I met up with a Sgt Bennet who had reached rue Vanderhoeven from Holland. Immediately preceding us had been F/Lt Angus Mc Lean, RCAF and my own captain and wireless operator G. Silva and J. Whitcher.

After resting in Brussels for 11 days and being equipped with clothes and Belgian identity cards (I became Alphonse de Greef of 12, rue de la Poste, Bruxelles II) we were conducted by a guide known to me as Charles¹ to the Midi and thence to Paris.

After a nasty moment at the customs on the frontier (when I was asked if I were working for the Germans !) and another at Lille with a French excise official who probably thought I was a smuggler, we arrived in Paris and were taken to the home of M. Paul De Jongh. Here I met Albert, prince de Ligne, Mlle Andrée De Jongh, Sgt Bill Ornsdorf RCAF and Sgt Ron Pierce RAAF. Two days later all four of us (Bennet, Pierce, Ornsdorf and myself) after being equipped with French identity cards, "certificat de domicile", were conducted by "Dédé" and "Albert" to the Paris Sud and we six travelled in a reserved compartment of the Bayonne Express.

¹ Georges d'Oultremont

At Bayonne, Dédé bought local tickets to St-Jean de Luz and there, whilst the local gendarme's attention had been diverted by a member of the organisation, we slipped past the ticket collector to the home of "the Basque". We stayed there overnight and then assembled at a farm house where we met Florentino, the guide.

Then that night we went over the Pyrenees, without incident. We found it hard going, yet Dédé made the crossing about 4 times a week.

There remains little to tell, contacted the British Consul in San Sebastian, were taken by car to the Madrid Embassy, there waited for clearance papers and eventually we made San Roque, Gibraltar and then, flew home in a Whitley passenger plane. Geoff Silva and Jimmy Whitcher had been a week ahead of me all along the line. I never saw Geoff again he was killed over the Atlantic in 1943.

I returned to France in 1944 with a medium bomber wing of the Second Tactical Air Force, to pay my thanks to my friends who were still alive, and to avenge those, who like your son, payed with their lives.

In passing, I would like to say that there is no courage greater than "les gens qui passent les hommes", and it is doubly tragic that your son was killed by those he sought to save.

But he, and many others like him, who were an inspiration to us, will never be forgotten.

"Let us remember them who helped us in our need".

Yours sincerely ,

(s) JBR Black, w/o

Lettre de J.A. WINTERBOTTOM

8-7-47

My dear Baron,

I have received your kind letter but before I tell you what happened to me I should first of all like to express my deepest sympathy to you and to your son's widow. The loss is all the more tragic when one considers that he was actually killed by those whose colleagues he had been helping. It is a great tragedy that so many brave men and women, such as your son, had to lay down their lives to enable allied personnel to return to England.

The aircraft in which I was the bomb aimer was shot down by an enemy fighter over Belgium on the night of the 8th September 1942. I and three other members of the crew escaped by parachute and myself and the wireless operator landed in a ploughed field not far from Namur.

The following morning we arrived at the farm of M. and Mme Delbregie (?) who gave us food and clothes and hid us for the rest of the day and the following night. The next morning two young Belgian fellows took us to Namur by tram where we were taken to a large house. At the house was a young lady named Madeleine, her two aunts and another young lady. They provided us with more suitable clothes and false papers.

The next morning one of the two young Belgians called for us and took us by train to Bruxelles where we were eventually fixed up to stay with Elisabeth Warnon and Elisabeth Liégeois. These two ladies gave us food and shelter for nearly a week although they were aware that the Gestapo were watching the street.

From Bruxelles we were taken by train by two other men to Paris where we were sheltered for a further week. Finally we were handed over to M. Paul at the station and we travelled overnight to St-Jean de Luz where we stayed the night and then crossed the Pyrenees the next night to San Sebastian. Our smuggler guide was named Florentino and we knew the other only as Bill. It was in San Sebastian that we met Dédé whom we have since met in London.

We stayed a few days in San Sebastian and then returned to England via Madrid and Gibraltar, the whole time being only five weeks and three days.

I cannot tell you how grateful we are to those people such as your son and those I have mentioned and hundreds of others who played the same dangerous trade. They risked all to get us out of the hands of the Germans and I only wish I had the time and opportunity to visit them and tell them personally how much their efforts were appreciated.

After returning to England I became an instructor and remained at that job until the end of the war. I was released in February 1946 and returned to my old job in a large office in London.

I often think of the people who helped me in those weeks and I know you must be proud to think that your son started an organisation which was instrumental in saving so many allied airmen and others and which brought so much happiness to many English homes with the return of those posted as "missing".

Please convey my kindest regards to your son's widow and my most sincere thanks to the remaining members of the line.

Yours sincerely,

(s) J. Winterbottom

Lettre d'E.G. PRICE

aviateur canadien, bombardier à bord d'un Halifax

August 6th, 1947

Dear Sir,

Today, I received your letter which was forwarded to me from RCAF headquarters. I cannot say how pleased I am to receive it. After my return to Canada in December, 1942, I often wondered about the brave members of Dede¹. I would like to take this opportunity of expressing my personal thanks for the manner in which you and your organization, assisted me to escape. Truly I cannot express my true feelings on paper, I will never forget the brave people who helped me.

On August 5th, 1942 me and my crew were flying a Halifax bomber on a raid to Bochum in the Ruhr valley, the bombing mission was successful, but on our return journey while over Holland, we were attacked by a german night fighter. Our aircraft caught fire and we were forced to parachute. I landed in a field about ten miles southwest of Zwolle. I travelled across country for three days and came to the village of Honderloo where I was taken in by some people by the name of Elbertsen, I stayed there a week.

I was then given a bicycle and was escorted southward towards the Belgian frontier by Jon Elbertsen the son of the family with whom I stayed. About 6 o'clock in the evening we arrived at Hertogenbosch in southern Holland, Jon Elbertson left me there to go on alone, while he returned home.

I travelled slowly southward on my bicycle and on August 26th ? the day of the raid on Dieppe, I was 6 kilometers from Belgium. I contacted a Dutch customs officer who helped me to cross the frontier. I travelled around Turnhout, not wishing to go through there as it contained a large number of German troops. I eventually arrived at a small hotel called "Les Sapins" near Hasselt. The proprietor was a Madame Jean Delogie, a very patriotic woman who sacrificed much for me as I learned afterwards. She kept me there for a week then I was taken to Brussels by a young girl named Elsie. I stayed at Elsie's home for about two days; her mother was English, her father Belgian. I was then given an identity card and taken on the train to Paris by a young man of rather fair complexion, and who was quite tall. I think he was a count².

While on the train to Paris we were stopped at Amiens and all passengers were searched by the Germans, however we had no trouble, although two passengers were removed from the train. We arrived in Paris and we were met at the station by a dark woman whose name I cannot remember. She took me to a place where we met a rather oldish man with thick glasses.

I was then taken to the home of a storekeeper in the outskirts of Paris; I stayed there about two days and was then taken south on the train towards the spanish frontier; we were accompanied

¹ Dédé était le nom donné à la Ligne d'évasion avant que les Anglais ne la dénomment « Comète », nom choisi en raison de la rapidité avec laquelle les aviateurs tombés en pays occupé rentraient en Grande-Bretagne.

² Le comte Georges d'Oultremont

by two girls. Beside myself there was another canadian named Arthur Fray, an Englisman named Tommy and a Pole. We were met at Saint-Jean de Luz by a tall thin chap. We were taken to a house where we spent the night and the next day, setting over the mountains that night. Four airmen, the Belgian, and a Basque guide. When we came to the frontier we ran into Spanish border guards, the Canadian Fay and myself being caught by the Spanish, the others escaped across without difficulty.

We were taken to Irun where we spent a week in jail; from there we were taken to Miranda on the river Ebro where we spent six weeks in the internment camp there and were released, taken to Madrid where we spent a few days and then to Gibraltar. After three weeks at Gibraltar we were flown to England arriving on November 7th, 1942.

After some leave and a visit to my old squadron, I came back to Canada, landing at Halifax on December 12th 1942.

You will no doubt be interested to hear that I was awarded the Distinguished Flying Medal in 1944, in connection with my escape. I can only say that there are those who deserve decorations much more than I, I am referring to the brave people of France, Holland and Belgium, and in particular to the members of your organization. The contribution of the members of these patriotic organizations made to winning the war can never fully be known.

In conclusion I would like to say how sorry I am to hear of the death of your son, I did not know what had happened to him, as I lost touch with such things after returning to Canada. I would appreciate hearing from you again; if there is any service I can perform for you, do not hesitate to let me know.

Yours very truly,

E.G. Price

Chronique religieuse

A la basilique de Koekelberg

En présence de S.A.R. le prince de Liège, S.E. le Cardinal bénit le vitrail du réseau "Comète,"



Voici S. Em. le cardinal van Roey bénissant le vitrail. A gauche, le prince de Liège.

La basilique nationale de Koekelberg s'est enrichie d'un nouveau vitrail, œuvre d'Anto Carte, dont nous avons donné la reproduction récemment. Répétons qu'il s'agit d'un don du réseau « Comète » dédié par cet organisme de renseignements et d'actions à la mémoire de ses 216 membres morts pour la Patrie. Le vitrail, loin d'avoir une allure militaire, représente le Christ apportant son message de paix aux foules qui l'entourent. L'artiste y excelle à harmoniser des tons à la fois discrets et prononcés. L'ensemble ne couvre pas entièrement la verrière dont il se détache avec grâce, dans un halo de blancheur.

L'inauguration de ce vitrail s'est faite, dimanche matin, par S. Em. le cardinal van Roey en présence de S. A. R. le Prince de Liège. Ce fut l'occasion d'une prestigieuse cérémonie qui avait attiré beaucoup de monde. L'immense vaisseau était comble dès 9 h 30.

Derrière le chœur s'alignaient d'innombrables drapeaux des groupements d'anciens combattants et de sociétés patriotiques. Le service d'ordre était assuré par un fort contingent de M. P. de l'aviation. Une ruine sourde courait dans la vaste enceinte qu'animaient un pâle rayon de soleil automnal. A toute volée, les cloches de la basilique épanchaient dans l'espace leur large symphonie de fête.

A 10 heures, une sonnerie de clairons retentit au dehors. Presque aussitôt les grandes orgues jouent la « Brabançonne » et l'on voit s'avancer dans la nef centrale une longue théorie de surplis et de rochets qui termine la pourpre cardinalice du

Primat de Belgique; à sa droite marche le prince de Liège en uniforme d'officier de marine. Ils sont suivis de NN. SS. les chanoines Leclef, secrétaire particulier et Vanden Berghen, curé de la paroisse.

Le cardinal prend place sur le trône de marbre blanc à gauche de l'autel; le prince s'agenouille à droite sur un prie-Dieu.

Rapidement, le bas du chœur est occupé par les personnalités. On remarque M. Van Houtte, Premier ministre, M. du Bus de Warnaffe, ministre de la Justice, Philippart, vice-président de la Chambre, le major Nowé, représentant le ministre de la Défense nationale, M. l'aumônier principal de l'aviation Boone, une délégation de douze aviateurs anglais ayant passé par la ligne « Comète », le major Robert W. Faas, représentant l'ambassadeur des U. S. A., le lieutenant Limousin, représentant l'ambassadeur de France, les présidents ou délégués des Croix du Feu, de l'U. F. A. C., des Croix de guerre, des Croix de l'Yser, de la Fédération nationale des mutilés et invalides de guerre, de la Fédération nationale des anciens prisonniers de guerre, etc., etc.

La messe célébrée par M. l'abbé Pirard est chantée par la chorale paroissiale.

Après l'Evangile, M. l'abbé Arnould, aumônier du réseau « Comète » a prononcé une allocution d'une rare élévation de pensée. « La dynastie belge, a-t-il dit, n'a cessé d'être le phare lumineux vers lequel se sont portés les regards de tous ceux qui ont versé leur sang pour le salut de la Patrie. Ce dixième anniversaire

est celui des jours les plus glorieux du réseau « Comète ». Nous le célébrons dans un sentiment de profonde émotion. Nous vous remercions, Monseigneur le Prince de Liège, d'avoir accordé à nos morts, l'hommage le plus marquant que nous ayons pu imaginer. Et vous, Eminence, qui faites si vaillant dans votre résistance à l'ennemi, nous nous félicitons de ce que vous allez bénir tout à l'heure notre cher étendard. Notre devise « Combats sans frapper » dit éloquemment notre désir de paix. Aussi, le vitrail qui symbolisa notre idéal montre-t-il le Christ apportant la paix aux peuples. Voilà pourquoi quand nous viendrons ici pour contempler cette image nous nous sentirons chez nous et ferons nôtre cette parole des Apôtres à Jésus transfiguré : Domine, Conum est nos hic esse. Seigneur il nous est doux de demeurer ici, car rien ne nous ôtera plus notre certitude de la paix. Et nos morts ne sont pas des naïfs, immolés à quelque utopie. Ils sont tombés pour que règne la paix, à l'exemple du Maître qui, Prince de la paix, a promis celle-ci aux hommes de bonne volonté, en dépit des torrents de sang que la haine ferait couler au cours des siècles.

A l'issue de la messe, S. Em. le Cardinal, le Prince de Liège et leur suite, se sont rendus au pied du vitrail qui fut béni solennellement, tandis que les orgues faisaient entendre la « Brabançonne » en sourdine.

La cérémonie prit fin vers 11 h 30. A sa sortie le Prince de Liège fut l'objet de vives acclamations auxquelles il répondit avec une souriante amabilité.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

Pour en savoir plus sur le réseau "Comète" ...

- "Comète, histoire d'une ligne d'évasion"
Cécile JOUAN, Les Editions du Beffroi, 1948.

- "Little Cyclone"
Airey NEAVE, Hodder and Stoughton, 1954
traduit en français sous le titre "Petit Cyclone" en 1956.

- "Réseau Comète"
REMY, Librairie Académique Perrin, 1966 - 3 tomes.

- "Saturday at M.I.9."
Airey NEAVE, Hodder and Stoughton, 1969.